SAGOT, M.P.

OPINION GENERALE SUR L'ORIGINE
ET LA NATURE DES RACES HUMAINES.

GN
310
.S25
1860

U d'/of OTTAWA
39003016608431

A gift of
Associated
Medical Services Inc.
and the
Hannah Institute
for the
History of Medicine

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/opiniongnral00sago

4

Monsieur J. Gubler
hommage affectueux de l'auteur
P. Sagot

OPINION GÉNÉRALE

SUR

L'ORIGINE ET LA NATURE

DES RACES HUMAINES.

CONCILIATION DES DIVERSITÉS INDÉLÉBILES DES RACES

AVEC L'UNITÉ HISTORIQUE DU GENRE HUMAIN.

PAR M. P. SAGOT,

DOCTEUR MÉDECIN, ANCIEN CHIRURGIEN DE LA MARINE.

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
Ottawa
LIBRARY ANNEX
LIBRARIES
University of Ottawa

PARIS.

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

21, rue Hautefeuille.

1860

MLT-S30

OPINION GÉNÉRALE

SUR

L'ORIGINE ET LA NATURE

DES RACES HUMAINES.

CONCILIATION DES DIVERSITÉS INDÉLÉBILES DES RACES

AVEC L'UNITÉ HISTORIQUE DU GENRE HUMAIN.

PAR M. P. SAGOT,

OCTEUR MÉDECIN, ANCIEN CHIRURGIEN DE LA MARINE.

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa

Extrait des Nouvelles Annales des Voyages. — Mars 1860.

PARIS.

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

21, rue Hautefeuille.

1860

NOUVELLES ANNALES DES VOYAGES,

DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE,

SIXIÈME SÉRIE, RÉDIGÉE

PAR M. V. A. MALTE-BRUN,

MEMBRE DE LA COMMISSION CENTRALE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS,
MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ IMPÉRIALE GÉOGRAPHIQUE DE RUSSIE,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ GÉOGRAPHIQUE DE BERLIN,
MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ ROYALE GÉOGRAPHIQUE DE LONDRES,
MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ I. R. GÉOGRAPHIQUE DE VIENNE, ETC.

avec la collaboration

DE PLUSIEURS SAVANTS ET DE MEMBRES DE L'INSTITUT.

Il paraît régulièrement le premier de chaque mois un cahier de 8 à 9 feuilles; les 12 cahiers réunis forment 4 beaux volumes in-8° ornés de cartes, vues et plans.

Cette nouvelle série comprend, dans chaque cahier:

1° Une ou plusieurs relations inédites et des mémoires originaux, accompagnés de cartes ou de plans toutes les fois que le sujet l'exige ;

2° L'analyse et des extraits ou des traductions partielles d'un ou de plusieurs ouvrages récents, français ou étrangers;

3° Un choix nombreux et varié de nouvelles géographiques présentant l'ensemble du mouvement géographique du mois, et d'articles divers, de notices, etc., parmi les plus piquants et les plus remarquables publiés par les recueils et par les journaux français, ou par les revues étrangères;

4° Le compte rendu des travaux de toutes les sociétés savantes de l'Europe en ce qui se rapporte aux sciences géographiques;

5° Une bibliographie très-complète de toutes les publications géographiques du mois.

Pour Paris.	30 fr.
Pour les départements	36 fr.
Pour l'étranger.	42 fr.

NOTA. On ne peut pas souscrire pour moins d'une année, qui doit toujours commencer avec le mois de janvier.

Les **NOUVELLES ANNALES DES VOYAGES**, une des plus anciennes revues scientifiques publiées en France, est la seule qui soit exclusivement consacrée aux sciences géographiques et historiques. Créées en 1808 par *Malte-Brun*, elles ont toujours continué à paraître sans interruption jusqu'à ce jour.

Chaque année forme 4 forts volumes in-8° et un ouvrage complet qui représente fidèlement le mouvement des nouvelles, ainsi que des explorations géographiques de l'année.

Des cartes spéciales, exécutées avec le plus grand soin, tiennent toujours le lecteur au courant des changements et des découvertes les plus récentes.

GN
310
.S85
1860

Paris. — Imprimé par E. THUNOT et Ce, 26, rue Racine.

OPINION GÉNÉRALE

SUR L'ORIGINE ET LA NATURE

DES RACES HUMAINES,

CONCILIATION DES DIVERSITÉS INDÉLÉBILES DES RACES AVEC L'UNITÉ HISTORIQUE DU GENRE HUMAIN.

J'ai dessein dans cette note d'exprimer en peu de mots une opinion sur l'origine des races humaines, qui me paraît concilier d'une manière remarquable la tradition de l'unité première du genre humain avec les exigences de la science, qui ne peut plus regarder aujourd'hui la multitude des races comme le résultat de simples influences de climat et de mœurs.

La difficulté de cette conciliation est réelle ; les hommes les plus éminents ont tour à tour émis des doctrines impuissantes et contradictoires, et aujourd'hui que la pratique plus générale des voyages, la fréquence des relations avec les contrées éloignées multiplient les documents et avivent l'intérêt de la

question, on peut dire que l'origine des races humaines est le plus redoutable problème de l'anthropologie. J'ai déjà avoué qu'il me paraît entièrement inadmissible que de simples influences de climat et de mœurs, si prolongées qu'on les suppose, aient pu altérer en sens divers un type unique primitif, produire les races ; sur ce point, je n'ai pas à m'étendre, la science me semble faite. Au Sénégal, l'espace d'un fleuve sépare les Maures et les Nègres ; au nord de l'Amérique les tribus indiennes se rencontrent avec les Esquimaux ; dans l'Asie méridionale, des hommes de race hindoue noire et de race chinoise habitent des climats peu différents et des lieux peu éloignés ; dans beaucoup d'îles de la mer des Indes et de l'Océan pacifique, on trouve à la fois une race cuivrée à cheveux lisses et une race noire à cheveux crépus ; dans l'Asie septentrionale, il y a des Tartares qui se rapprochent du type caucasique, et d'autres qui offrent au plus haut degré les traits de la race jaune. Le Cap, la côte australe de la Nouvelle-Hollande, pays tempérés, ont une population noire ; Taïti, située bien plus près de l'équateur, a des habitants d'un teint assez clair, la Péninsule arabique également. Aux colonies d'Amérique, les blancs, les indigènes, les nègres, toutes les fois que des métisages ne se sont pas produits, ont conservé fidèlement leur type primitif. Il est évident, du reste, que les naturalistes qui ont admis l'origine naturelle des races humaines par l'influence des climats, ne l'ont fait qu'avec embarras et répugnance,

et pour ne pas se mettre en contradiction avec la tradition de l'unité. Pendant que les uns arguaient d'analogies mal observées avec les races d'animaux domestiques, il y en a eu qui ont pensé que le tempérament de l'homme avait eu au commencement une flexibilité qu'il n'a plus aujourd'hui, et qui lui avait permis alors de s'adapter naturellement à des climats divers et d'en recevoir une impression physique ; d'autres ont cru d'une manière plus générale que les lois de la nature pouvaient avoir été à l'origine un peu différentes de ce qu'elles sont maintenant, mais ces hypothèses peu conciliables avec le grand principe de la constance et de la généralité des lois naturelles, base des sciences, ne me paraissent ou qu'une supposition gratuite, ou que l'équivalent mal exprimé et faussé même de l'opinion que je développerai.

En présence de la constante diversité des races, comment admettre que les hommes soient descendus d'un couple primitif, comme la Bible nous l'enseigne ? Il me semble que, si le texte sacré ne nous explique pas précisément la difficulté, il nous donne de précieuses indications pour la résoudre. Dans l'origine il nous représente la puissance surnaturelle du Créateur comme étant assez fréquemment intervenue pour conduire, éclairer, constituer le genre humain ; à plusieurs reprises il nous fait voir la postérité de certains personnages marquée d'un cachet particulier, postérité d'Abel et de Caïn, de Cham, d'Agar, etc. ; mais il est surtout une date

importante dans l'histoire du genre humain, qui me semble devoir être regardée comme étant l'époque principale, ou du moins le point de départ de la constitution des races et des peuples, c'est celle de la confusion des langues. L'historien sacré nous apprend, qu'en punition d'une entreprise orgueilleuse et impie, les hommes qui jusque-là n'avaient parlé qu'un seul langage se trouvent tout à coup parler une multitude de langues différentes ; il ajoute que c'est à partir de cette époque que le genre humain, jusque-là concentré dans l'Asie-Mineure et les régions voisines, fut répandu sur toute la surface de la terre. Voici des textes fort clairs tirés du chap. II de la Genèse : « *Erat autem terra labii unius et sermonum eorumdem.* » Il n'y avait qu'une langue. Les hommes commencent la construction de Babel; Dieu, irrité de leur orgueil impie, se décide à multiplier les langues et à les disperser. « *Et dixit* (*Deus*): *Ecce unus est populus et unum labium omnibus,... confundamus... linguam eorum ut non audiat unusquisque vocem proximi sui. Atque ita divisit eos Dominus ex illo loco in universas terras...* » Et au verset suivant : « *Inde dispersit eos Dominus super faciem cunctarum regionum.* »

Ainsi, simultanéité de la multiplication des langues et de la dispersion des hommes sur toute la terre. La Bible, écrite pour le peuple hébreu, ne nous donne pas les détails de cette grande dispersion, de la constitution de ces peuples nombreux, « gentes innumeræ, multitudo gentium » ; elle nous

indique cependant dans plusieurs suites généalogiques les pères de diverses nations, qui furent plus ou moins en rapport avec les Juifs, et qui n'habitèrent pas des contrées très-éloignées. Mais, en l'absence de documents plus précis, n'est-il pas facile d'appuyer de vraisemblances réelles l'opinion qui fixe à la date de la confusion des langues et aux temps qui la suivirent, la constitution des races humaines? Qu'est-ce, en dehors des signes extérieurs, des traits physiques, qu'une race humaine? c'est une langue propre, une nationalité particulière, un génie moral naturel, une réunion de mœurs, d'habitudes industrielles et agricoles, un tempérament physique spécial, c'est une résidence définie sur la terre, l'aptitude à vivre naturellement et à prospérer sous un climat déterminé, l'inaptitude à vivre sous un climat nouveau, s'il n'est pas au moins un peu analogue à celui du sol natal. Qui ne saisira la liaison qu'il y a entre le caractère naturel des races et cette séparation du genre humain en tribus parlant des langues diverses et dispersées sur toute la terre?

Mon opinion est donc, que pendant une période vraisemblablement de plusieurs siècles, lorsque Dieu eut multiplié les langues, partagé les hommes en tribus distinctes parlant un idiome ou un dialecte propre, et commencé à répandre ces tribus sur toute la surface de la terre, il imprima dans la suite des générations, par un acte particulier de sa puissance, à chaque race, à mesure qu'il la constituait en nation, un cachet physique extérieur propre; qu'à

mesure qu'il la conduisit sous une protection particulière dans une résidence déterminée, il modifia providentiellement son tempérament et lui donna l'aptitude naturelle à vivre dans les climats polaires, tempérés, intertropicaux ; qu'à mesure qu'il la constituait il lui enseignait, ou tout au moins l'aidait à inventer, les moyens de pourvoir à la satisfaction de ses besoins par des industries appropriées à la nature des lieux, et lui confiait, pour être cultivées, des plantes alimentaires adaptées au climat, qui n'existent pas sauvages (j'aurai à revenir dans ce travail sur l'origine des végétaux cultivés). Aucun document n'existe sur cette constitution première des nations, sur cette dispersion du genre humain sur la terre ; la Bible, écrite pour les Juifs, s'est peu préoccupée des gentils ; les peuples, soit qu'ils ignorassent encore l'écriture, soit qu'ils appartinssent à ces races insouciantes et sauvages qui se préoccupent si peu de laisser à leur postérité la tradition du passé, n'ont laissé aucun monument, aucun récit authentique et exempt de fables ; c'est sur de simples conjectures et par voie de vraisemblances qu'on peut chercher à s'en faire aujourd'hui quelque idée générale. Dès le début, il semblerait que les tribus de chaque langue se soient assez rapidement éloignées les unes des autres, car dans la suite du récit biblique nous ne voyons guère dans les noms d'hommes et de lieux d'échantillons faciles à reconnaître de ces mots nouveaux, qui avaient tout à coup surgi en si grand nombre. La multiplication des peuples,

après avoir brusquement commencé à la confusion des langues, me paraît vraisemblablement s'être continuée lentement et pendant beaucoup de générations. L'Écriture sainte semble nous l'indiquer, en nous marquant, pendant plusieurs générations, les divers fils de tel et tel personnage, comme étant devenus les pères d'autant de peuples différents, qui eurent et une résidence et une langue particulière. Il est encore vraisemblable qu'au moment même de la multiplication des langues, il y eut plus d'affinités de langage et de mœurs conservées entre les hommes réunis par des liens de familles communs et descendants du même père, qu'entre les autres. C'est ainsi qu'on peut aujourd'hui grouper d'une manière assez naturelle les premiers peuples descendus de Sem et de Cham. Je laisse aux personnes qui s'occupent particulièrement de l'histoire sacrée et de l'archéologie de l'Asie, à chercher dans les généalogies données au chapitre X de la Genèse, l'origine des premières nations. La postérité de Japhet semble s'être plus rapidement étendue dans des lieux éloignés, et avoir promptement peuplé des régions que la mer séparait de l'Asie-Mineure, on a cru reconnaître dans ses enfants l'origine de diverses nations des provinces centrales et septentrionales de l'Asie-Mineure, les Ioniens, les Italiens, les peuples du Caucase, les Scythes, les Germains, les Thraces.

Dans la postérité de Cham, exposée plus longuement, on trouve la source des peuples du midi de

l'Asie-Mineure, des Égyptiens, des Gétuliens, des Éthiopiens. Dans celle de Sem, qui intéressait particulièrement le peuple juif, nous voyons la généalogie de leurs ancêtres, et l'origine de diverses nations du sud de l'Asie-Mineure, de la Perse et des Indes.

Regardant comme vraisemblable que cette constitution de peuples et de races nouvelles se continua pendant plusieurs générations, je crois volontiers que c'est à mesure que le genre humain se multiplia et s'étendit vers des lieux plus éloignés, que se produisirent ces races des pays intertropicaux, si différentes de celles du nord; un de leurs principaux caractères étant une aptitude à vivre sous ces climats brûlants et l'impuissance à prospérer dans les pays froids, il me paraît probable que ce fut lorsque des tribus se portèrent vers ces lieux nouveaux, que par un acte providentiel particulier Dieu les constitua en races en harmonie avec les lieux qu'ils allaient habiter. Il y eut donc, dans mon sentiment, en même temps extension sur toute la terre du genre humain qui se multipliait rapidement, et constitution de races déterminées et nombreuses placées chacune dans une contrée déterminée. A une époque, sur laquelle nous ne pouvons même former de conjectures, cette action providentielle, suite de la dispersion du genre humain sur la terre et de la constitution des peuples, s'arrêta, et dès lors ce ne fut plus que dans ces limites naturelles plus étroites, que nous observons aujourd'hui, que par les émi-

grations, les conquêtes, les fusions par alliances, le changement des mœurs, se modifia l'état premier de la distribution des races sur la terre, de la constitution des peuples et des langues. Quelque hypothèse que l'on forme sur l'origine de l'homme et sur sa première installation dans les diverses régions de la terre, il est impossible de ne pas penser qu'une providence particulière l'assista, et qu'il reçut, sous quelque forme que ce fût, un secours réel de son Créateur, et cela étant, bien des difficultés naturelles que la géographie semble opposer à la dispersion d'une famille humaine unique sur toute la surface de la terre, au travers de vastes océans, et au travers des chaînes de montagnes, des déserts, dans les climats les plus opposés, tombent et s'aplanissent. A mon sens l'Amérique reçut ses premiers habitants aux temps où la multiplication des races et des langues s'opérait encore. Une telle manière de raisonner semblera peu en rapport avec les habitudes des sciences, et bien des naturalistes diront, que c'est une explication bien facile que d'invoquer la puissance Divine, mais je répondrai que s'il est ridicule de l'invoquer sans nécessité, il l'est également de se refuser systématiquement à l'invoquer, quand les faits nous y conduisent. Si aujourd'hui les lois naturelles s'accomplissent avec une constance et une uniformité que rien n'altère, il n'en a pas toujours été ainsi autrefois. La géologie ne nous montre-t-elle pas dans des terrains successifs des faunes et des flores détruites et remplacées par des êtres nouveaux ?

Si aujourd'hui l'analogie des phénomènes volcaniques peut nous faire comprendre le mécanisme naturel de la production de terrains ignés ou sédimentaires nouveaux et des catastrophes qui ont détruit, à diverses époques, les êtres vivants, est-il rien dans les phénomènes actuels qui ressemble à cette apparition subite d'êtres nouveaux, et pouvons-nous y voir autre chose qu'une manifestation du pouvoir créateur de Dieu? J'ai dit déjà que j'aimais mieux voir dans la production des races humaines un acte providentiel de la puissance Divine, que de recourir aux hypothèses, alléguées quelquefois, d'un tempérament primitif de l'homme naturellement plus flexible, plus capable de se plier aux influences de climats divers et d'en recevoir une impression extérieure. Les lois de la nature ne sont que l'expression de la volonté Divine, et il y a moins de différence qu'on ne supposerait d'abord, à dire qu'elles furent d'abord un peu différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui, et à dire que la puissance Divine intervint plusieurs fois à l'origine pour constituer et développer l'homme, son œuvre. La seconde expression me paraît plus en harmonie avec l'idée religieuse de la Providence. Voici comment l'état actuel de la science pose la question de l'origine des races humaines ; leur production naturelle par l'influence prolongée des climats et des mœurs est invraisemblable, contraire à ce que nous montre l'observation de l'immigration d'hommes d'un climat dans un autre : comment donc croire à l'unité du genre humain? J'ai montré com-

ment le texte même de l'Histoire sacrée nous permettait d'entourer de vraisemblance une explication. Je sais que plusieurs naturalistes sont peu disposés à admettre une telle manière de voir, et qu'il en est, particulièrement dans ces derniers temps, qui, rebutés par la difficulté d'expliquer l'existence des races. ont rejeté la tradition de l'unité du genre humain ; mais, sans entrer dans les discussions qui établissent l'authenticité des traditions religieuses, n'est-il pas évident que, pour se soustraire à une difficulté, ils tombent dans une autre? S'il y a eu dès l'origine plusieurs races, et il faudrait, une fois entré dans cette voie, pour être conséquent en admettre beaucoup, pourquoi trouve-t-on de fréquentes et frappantes analogies dans les langues de ces races diverses, pourquoi dans leurs mœurs, dans leurs usages, dans leurs croyances et surtout dans leurs croyances religieuses? Moins qu'aucune autre question scientifique, l'origine du genre humain ne peut être étudiée à un seul point de vue, c'est non-seulement comme naturaliste et médecin qu'il faut la méditer, c'est comme historien, archéologue, linguiste. A celui qui embrassera tous les documents, l'unité du genre humain apparaîtra comme soutenue par les preuves les plus incontestables, les plus variées. Après avoir développé sur l'origine des races humaines une opinion qui est au moins peu répandue aujourd'hui, je me fais un plaisir de citer le sentiment plus ou moins analogue d'auteurs précédents. Je lis dans Simon Pelloutier, *Histoire des Celtes*, La

Haye, 1740, page 201. « A Dieu ne plaise... que je révoque en doute ce que l'Écriture Sainte nous dit de l'origine du genre humain d'un seul homme. Mais comme la création de l'homme, la longue vie des patriarches, la conservation de l'homme, des plantes et des animaux, au milieu d'un déluge universel, sont des miracles de la puissance Divine, il n'est pas hors de vraisemblance que Dieu ait mis par un semblable miracle une différence si sensible, entre les divers descendants d'Adam ou de Noé, que l'on pourra distinguer jusqu'à la fin du monde les Germains des Lapons, les peuples blancs des noirs, ceux qui ont les cheveux crêpés de ceux qui les ont longs et flottants. C'est mon sentiment que je soumets de bon cœur aux lumières des philosophes et des théologiens qui auront examiné ces matières plus à fond. »

J'ai traité bien légèrement l'opinion de ceux qui attribuent la production des races à l'influence des climats; j'aurai comme médecin à écrire sur l'action des climats sur les races, et en particulier sur les conséquences pour la race blanche du séjour sous l'Équateur. Mais dès aujourd'hui j'affirme que rien dans l'observation ne nous montre même une tendance à la production de races nouvelles, dont les caractères se constitueraient et deviendraient de génération en génération plus sensibles.

J'ai dit quelle origine je donnais aux races humaines, je dois maintenant parler de leur nature. Ayant attribué leur production, non à des influences

naturelles de climat et de mœurs, mais à une intervention providentielle de la puissance Divine, on peut aisément pressentir combien je regarde la modification physique, qui les a constituées, comme grave, profonde, indélébile. Si donc, au point de vue de la tradition et de l'histoire, je me suis élevé contre les polygénésistes, au point de vue de l'histoire naturelle et de la médecine j'entre assez dans leurs idées et j'admets une caractéristique réelle, propre de chaque race, je reconnais que l'on a généralement une idée trop faible des distinctions qui les séparent. Sans doute dans la réaction qui s'est produite contre cette appréciation faible et infidèle, quelques exagérations partielles ont déjà pu se montrer, mais il n'en est pas moins vrai de dire encore aujourd'hui qu'on a généralement attribué trop peu d'importance à la distinction des races. Telle est la nature de la modification qui les a constituées qu'elle est au-dessus de ce que peuvent produire l'influence du climat ou des mœurs, et la faculté naturelle de variation d'un type, telle cependant aussi, que l'unité spécifique reste manifeste et évidente au milieu de ces diversités. Cette appréciation générale dominera dans tout ce que nous aurons à dire dans la distinction des races au point de vue des traits physiques, du tempérament physiologique, du caractère naturel, des habitudes, des mœurs.

Toute race humaine a une caractéristique physique, une caractéristique physiologique et médicale, une caractéristique morale. *Physique*, coupe des traits,

stature et proportions générales du corps, couleur et structure de la peau, nature des cheveux... *physiologique et médicale*, degré déterminé de vigueur musculaire, aptitude à un régime alimentaire plus animal ou plus végétal, besoin d'un sommeil plus court ou plus prolongé, vie moyenne un peu plus courte ou plus longue, disposition naturelle à se convenir dans un climat tempéré, froid, ou intertropical, tendance à contracter certaines maladies et à ne pas contracter certaines autres : *morale*, intelligence et raison plus ou moins développées, violence plus ou moins grande des passions, activité énergique ou faible, patiente ou sans suite, plus ou moins de propension à la douceur ou à la turbulence, à la timidité ou au courage, à la paresse ou au travail.

Reprenons : *caractère physique*. C'est dans l'histoire des races humaines la partie la plus connue ; tous les voyageurs se sont plu à décrire les traits extérieurs des peuples qu'ils visitaient, il m'est inutile de donner des développements sur ce point. Les blancs, les hyperboréens, les nègres, les peuples noir-bistré de petite taille des terres Australes, les Chinois, les Hindous du Malabar, les Américains sont des types si arrêtés, si sensibles, que quiconque a voyagé les reconnaît sans hésitation. J'ai cité les types les plus tranchés, autour de chacun se placent des groupes de races toutes distinctes mais d'une diversité extérieure un peu moins sensible, plusieurs cependant constituant dans chaque grand rameau de la famille humaine d'importantes subdivisions,

comme dans la race blanche les Arabes, les Égyptiens, les races primitives du Nord de l'Afrique ; dans la race Américaine, les Brésiliens si faciles à distinguer des Caraïbes, les Patagons, les Péruviens; dans la race Mongolique les Chinois, les Japonais, types si nettement séparés des Mongols proprement dits. Au-dessous de divisions de cet ordre on arrive à ces nuances plus légères, mais sensibles cependant, qui dans chaque race constituent les différents peuples. Les Français, les Allemands, les Slaves, les Espagnols, les Grecs, les Persans, sont des types sensiblement distincts ; en Afrique, dans l'Inde, en Amérique on arrive également à saisir dans le type général, la nuance nationale particulière de chaque peuple. Les caractères, qui distinguent extérieurement les différentes races humaines, se tirent de toutes les parties du corps ; c'est la taille plus élevée ou plus basse, les formes plus sveltes ou plus épaisses, c'est le crâne plus élevé, plus large, ou antérieurement plus déprimé ; les mâchoires, les pommettes plus saillantes, le nez plus proéminent ou plus écrasé, les yeux horizontaux ou obliques ; la peau d'une coloration pigmentaire variée, revêtue d'un épiderme plus épais ou plus fin ; ce sont les cheveux plats ou crépus de couleurs diverses ; c'est le développement plus ou moins marqué des os du bassin, du pied, des muscles des fesses et des mollets, des parties extérieures de la génération. Tous les organes du corps présentent de ces nuances distinctives, il n'existe cependant aucun de ces caractères absolus, incapables

de transition, qui établissent les espèces. L'union d'individus de race diverse est féconde, et les métis qui en naissent sont parfaitement féconds. Leurs traits sont intermédiaires entre ceux des parents, et s'ils s'unissent de métis à métis on les voit conserver fidèlement dans leurs descendants ce type intermédiaire.

Les classifications que l'on donne des races humaines expriment plus ou moins nettement la plus ou moins sensible diversité, mais il n'est pas possible de définir un petit nombre de types primitifs dont les autres soient découlés; on groupe plus ou moins heureusement les races, on ne peut établir une filiation. On peut défier ceux qui admettent, contre l'autorité de la tradition, une polygénésie primitive, de dire quels ont été ces premiers types et comment la multitude des races et des peuples en est descendue; car ou ils en admettront un petit nombre, et alors ils ne pourront en faire découler naturellement les nations, ou ils en admettront un grand nombre, et alors les analogies de langue, de traditions et de mœurs seront telles entre ces peuples prétendus primitifs, que l'hypothèse de leur origine séparée et individuelle ne pourra soutenir l'examen.

Caractéristique physiologique et médicale. J'ai à parler plus longuement des traits distinctifs, que présentent les races humaines, au point de vue de l'accomplissement des fonctions physiologiques et des maladies. C'est un point peu connu de l'anthropologie; au premier coup d'œil on juge des formes

physiques, ce n'est qu'au prix d'observations suivies et appliquées, au prix d'un contact intime et prolongé avec les populations que l'on peut acquérir des documents sur leur tempérament et leurs maladies. Si incomplètes cependant que soient aujourd'hui les connaissances de la science, je n'hésite pas à formuler cette assertion générale : — de même que dans les formes physiques les diverses races humaines sont caractérisées par des nuances sensibles et constantes, de même dans l'accomplissement des fonctions physiologiques, chaque race présente des nuances incontestables, de même dans les maladies qu'elle éprouve. — Passons en revue les fonctions physiologiques. Soit la digestion d'abord : la race hyperboréenne des Esquimaux se nourrit de poisson frais, séché ou salé, de cétacés, d'huile animale, elle ne cultive pas ; l'Arabe des parties reculées du désert se nourrit particulièrement de viande, de laitage ; des dattes et une petite quantité de grains, quelques légumes forment la partie végétale bien faible de son alimentation. Les Indiens chasseurs de l'Amérique du Nord ont une alimentation presque exclusivement animale. Par opposition, les nègres de certaines peuplades d'Afrique ont un régime presque uniquement végétal ; du riz, des ignames, des bananes avec de l'huile de palme ou d'arachides sont le fond de leurs repas, ils y ajoutent une petite quantité de poisson ou de viande. Certaines castes de l'Inde suivent un régime presque exclusivement végétal. Les paysans de beaucoup de parties de l'Eu-

rope ne mangent guère que les produits végétaux auxquels ils associent du lait ou ses préparations. Y a-t-il, dans cette extrême diversité d'alimentation, simple variété d'usage, habitudes prises, nécessité subie ? Sans doute il y a cela, et il faut en faire une large part, mais il y a de plus aptitude organique déterminée. Soumettez le plus robuste et le plus frugal paysan d'Europe au régime, à la manière de vivre et au climat d'un Esquimau ou d'un noir de Guinée, il vivra à peu près un an. Il n'a pas manqué aux colonies d'Amérique de blancs peu aisés, qui ont voulu se nourrir, comme les nègres, de manioc, de légumes et de poisson, leur santé en a toujours senti le plus profonde atteinte. Lorsque des corps d'armée ont manqué d'approvisionnements végétaux et ont dû se nourrir trop exclusivement de viande, des maladies meurtrières et une grande débilitation se sont aussitôt produites. Aux colonies d'Amérique, les immigrants africains et hindous ne réclament pas le même régime. Dans l'alimentation de l'homme, il y a des conditions générales qui sont de toute l'espèce humaine ; il y a dans ces conditions des nuances qui sont de telle et telle race.

La respiration admet dans les poumons de l'air atmosphérique, dans le nord glacé au moins pendant une partie de l'année, sous l'Équateur continuellement chaud et humide. De telles conditions respiratoires sont loin d'être indifférentes à la constitution des diverses races. Les races équatoriales transportées au nord y périssent de maladies de poi-

trine dans un délai souvent assez court. On dit en Angleterre que les Indous succombent le plus souvent au troisième hiver. Les races des très-hautes montagnes ont une aptitude particulière à supporter le froid et la grande raréfaction de l'air atmosphérique. Dans l'Indoustan et dans l'Amérique du Sud, les races des plaines et des hautes montagnes sont distinctes, et elles ne changeraient pas leur résidence réciproque. La circulation est plus puissante chez les hommes du Nord. L'abondance et la richesse du sang, la richesse des réseaux capillaires et leur facile dilatation sont remarquables dans la race blanche. On a été surpris sur les champs de bataille du peu de sang que versaient les blessures des Américains et des Indiens des mers du Sud, comparées à celles des soldats Européens tombés à côté d'eux. L'injection des capillaires de la face sous l'influence des émotions est un phénomène propre à la race blanche.

La reproduction est remarquable dans certaines races par sa précocité; chez toutes les nations sauvages, la parturition s'accomplit avec plus de facilité. L'instinct sexuel dans chaque race a ses nuances particulières. Rien de plus curieux à ce sujet que l'étude attentive des mœurs des diverses nations. Sans doute les convictions religieuses, la force de l'usage ont, en telle matière, une large part d'influence; mais je maintiens que, dans cette incitation première qui part de la nature, il y a chez les divers peuples d'incontestables différences et dans le mode et dans le degré.

L'exercice des forces musculaires présente des nuances très-sensibles; il y a des races naturellement faibles, comme les Hindous du Malabar: les émigrants de cette race sont estimés aux colonies à peu près à la force d'une négresse. Les Indiens amécains de la Guyane, qui sont des hommes d'une belle stature et parfaitement proportionnés, sont très-sensiblement plus faibles que les nègres. Je citerai parmi les races qui n'ont pas une grande force les noirs bistrés des terres australes, les races hyperboréennes. Aucune nation des terres équatoriales n'égale, pour la vigueur au travail, les nègres africains. L'allure dans la marche, la course, ou le repos, l'habitude de certaines poses, ont quelque chose de particulier dans les divers peuples.

La peau qui, étudiée anatomiquement, donne les caractères les plus importants pour la distinction des races, n'accomplit pas chez toutes, de la même manière, ses fonctions physiologiques. La chaleur de sa surface, au moins aux extrémités, sur les mains, sur la figure, est moindre chez les indigènes de la zone torride; l'épiderme est plus épais et plus lisse, et le contact de leur peau est doux et froid; l'exhalation cutanée insensible, de vapeur d'eau est plus faible; la sécrétion de la sueur ne se produit que dans un exercice violent, celle-ci est alors abondante chez le nègre et faible chez l'Indo-Américain. Soumis au même exercice, un Américain suera bien plus tard et bien plus faiblement qu'un noir. Je me rappelle avoir vu un Galibi monter sur un cocotier de 40 pieds de haut et rester plus de 20 minutes à sa cime occupé

à en faire tomber les fruits ; quand il redescendit, son corps n'était pas même en moiteur. Dans la race noire, la peau sécrète une matière grasse et fétide, qui la préserve de l'action de l'humidité atmosphérique; j'ai souvent admiré, pendant les grosses averses de la Guyane, comment la pluie glisse sur sa peau sans la mouiller. Quand, dans un même travail, un nègre et un blanc tiennent la main dans l'eau, on verra bien plus vite chez ce dernier l'épiderme s'imbiber d'eau et la peau former ces plissements qui se produisent sous un cataplasme. La peau des races intertropicales est par sa structure mise en harmonie avec la chaleur et l'humidité du climat; couverte d'un épiderme plus épais, moins vasculaire et moins irritable, elle permet de supporter la nudité à laquelle invitent la chaleur de l'atmosphère et la simplicité des mœurs. Jamais je n'ai plus vivement senti la profonde distinction des races humaines, que lorsque, appelé à vacciner à la fois de jeunes enfants blancs et nègres, je m'aperçus que la lancette devait traverser chez ces derniers une couche épidermique trois fois plus épaisse. La moindre irritabilité n'est pas moins certaine; croirait-on que les Indiens américains habiteraient un simple toit de feuilles ouvert aux insectes et aux vents, croirait-on qu'ils marcheraient nu-pieds, si leur peau était douée de la même sensibilité irritable que celle des Européens? Cette race inférieure à la race noire pour les forces physiques, est moins sensible à la fraîcheur des nuits, et semble braver plus librement

le soleil et la pluie, la profondeur des forêts et les difficultés des marécages.

Les sens n'ont pas la même perfection dans toutes les races, leur subtilité est justement célèbre chez les Américains; dans la race blanche, l'abus dès l'enfance, dans les classes libérales, de la lecture et des travaux d'esprit, semble avoir multiplié la myopie.

Le sommeil ne s'exerce pas dans les diverses races humaines de la même manière. Les nègres dorment très-peu ; quiconque a vécu avec eux sait que, même exercés par un travail pénible, ils passent une partie de la nuit à causer et à s'amuser et qu'on a peine dans les habitations à obtenir d'eux qu'ils se couchent de bonne heure. L'Indien américain, au contraire, se couche et se lève avec le soleil. La race blanche, surtout dans les classes sociales vouées au travail manuel, est remarquable par un sommeil profond et prolongé. Les races hyperboréennes sont, je crois, dans le même cas.

On a peu de documents sur la pathologie des diverses races, et sur de tels sujets ce n'est qu'au prix de beaucoup de temps et d'attention qu'on peut s'éclairer. Les médecins, préoccupés de la liaison des maladies avec les climats, n'ont accordé à l'étude de la pathologie des races qu'une attention secondaire. Dans tous les traités des maladies des pays chauds, on trouve un chapitre particulier sur les affections des nègres ou des indigènes de l'Inde, mais la presque totalité de l'ouvrage est consacrée à la description des accidents nombreux qu'éprouve la santé de

la race européenne dans ces dangereux climats. Il n'est pas de fait plus connu aux colonies que la diversité des maladies des blancs même créoles et des nègres ; un fait aussi certain, mais plus ignoré, c'est que les maladies des nègres et celles des Indo-Américains sont sensiblement différentes. Depuis qu'on a reçu en Amérique des Hindous, on a pu constater que leur tempérament était spécial; on le constatera sans doute aussi des Chinois et de tout autre peuple nouveau qu'on y introduira. On conçoit que les recherches sur de tels sujets sont longues et laborieuses, il faut beaucoup observer et juger les faits avec sagacité et prudence. Effectivement on ne peut se former une idée des aptitudes aux maladies, et pour ainsi dire du tempérament pathologique d'une race humaine, qu'après avoir suivi pendant un certain nombre d'années l'état sanitaire d'un groupe d'individus de cette race, et quand ces longues et patientes observations ont été accumulées, on n'éprouve pas un faible embarras quand, dans la production des maladies constatées, on veut faire la part d'influence de la manière de vivre, et la distinguer de cette prédisposition innée qui est la caractéristique médicale de la race. Chez les nations sauvages ou demi-civilisées, la manière de vivre est profondément différente de nos habitudes d'Europe : ici les habitations sont ouvertes à tout vent, là ce sont des huttes étroites et étouffées, les vêtements sont nuls ou imparfaits, la nourriture manque de variété et de bon apprêt et l'homme passe sans cesse de la disette

à une abondance momentanée, de l'abstinence à la gloutonnerie ; les excès de liqueurs enivrantes sont continuels ; les excès de plaisirs sensuels commencent dès l'adolescence ; tour à tour on se livre à des travaux fatigants ou l'on garde un repos absolu ; quand des maladies surviennent, elles ne reçoivent pas de soins éclairés et la pratique de remèdes extravagants aggrave le mal. Une telle manière de vivre exerce sans aucun doute la plus grande influence sur la production et la terminaison des maladies, et je ne crains pas d'assurer que tous ceux qui ont suivi de près l'état sanitaire des peuples sauvages y ont observé ordinairement beaucoup de malades. Il y a beaucoup de naissances et beaucoup de décès, particulièrement dans l'enfance et la jeunesse. J'ai vu un tel état de choses chez les Indiens indigènes de la Guyane; les femmes ont en moyenne six enfants, et telle est la mortalité que la population reste stationnaire ou même décroît. Il en est plus ou moins de même chez les tribus de l'Amérique du Nord, à la Nouvelle-Calédonie, dans les Indes Orientales. Nul doute qu'il ne faille attribuer au défaut d'une bonne hygiène le développement extraordinaire des maladies. Il ne manque pas de documents sur l'ancien état sanitaire de l'Europe, et nous voyons qu'en même temps que les progrès de l'agriculture et de la civilisation y ont changé les mœurs et augmenté le bien-être, les maladies se sont beaucoup modifiées. La vie sauvage ne permet pas l'éducation des enfants chétifs, et elle élimine de la société les individus d'un

tempérament faible ; il en résulte souvent que les hommes faits sont d'une forte constitution et très-capables de braver et de surmonter les mauvaises conditions d'hygiène qui les entourent. Cette vie, si singulière qu'elle soit, les exempte cependant de certaines affections qui, dans les nations civilisées, dérivent du défaut d'exercice musculaire, du défaut de grand air et de la vie peu naturelle des villes. Si l'on réfléchit que la disposition aux maladies, acquise dans telle ou telle circonstance, passe souvent par hérédité aux enfants, on comprendra combien sont délicates les études générales sur l'état sanitaire et combien les faits doivent y être interprétés avec prudence. La manière de vivre des sauvages a incontestablement une très-grande influence sur leur état sanitaire, et je puis ajouter à ce sujet qu'il est arrivé plusieurs fois, en Australie, par exemple, que des naturels, mis en contact avec des Européens et nourris avec eux, ont pris rapidement à ce nouveau régime un embonpoint et une force inattendus ; la nature des lieux et du climat où l'on observe agit aussi et, quelque race humaine qui lui soit soumise, il y a des faits pathologiques généraux qui se produiront toujours et qui devront être regardés comme le résultat nécessaire de son influence sur l'organisme humain. Cependant il n'en est pas moins vrai que, la part faite à toute autre cause, dans les maladies il y a une part particulière à faire au tempérament de chaque race. On est loin de pouvoir, dans l'état actuel de la science, traiter complétement cet intéres-

sant sujet ; mais qu'il me soit permis, pour appuyer mon assertion générale par un exemple particulier, de présenter en quelques mots le parallèle des maladies des Indo-Américains de la Guyane et des nègres, que j'ai pu observer concurremment pendant plusieurs années dans la même localité. Le tempérament médical du nègre est surtout remarquable par l'immunité dont il jouit à l'égard de la fièvre jaune; il lui échappe, ou, si elle l'atteint, elle est tellement bénigne qu'elle prend les proportions d'une maladie légère, d'une indisposition même. Ce n'est que par une très-rare exception qu'on en voit quelques-uns succomber. Dans l'épidémie que j'observai à Mana en 1856, la population blanche, presque toute formée de personnes acclimatées, subit une mortalité dans la proportion de douze sur cent ; sur plus de sept cents nègres, il en mourut un. La fièvre intermittente atteint le nègre faiblement, et quand elle le frappe, elle ne ruine pas sa constitution, elle ne le conduit pas à cette anémie et à ce dépérissement funestes que les créoles ne peuvent guère surmonter que par le voyage d'Europe. La dyssenterie lui est plus redoutable que la fièvre, et l'on en voit assez fréquemment y succomber. Le choléra, quand il envahit l'Amérique intertropicale, paraît atteindre les nègres avec une fureur particulière, et ils périssent en plus forte proportion que les blancs. Les maladies inflammatoires de poitrine les frappent avec force jusque sous l'Équateur ; au retour des pluies, il n'est pas d'atelier qui ne subisse par les

bronchites violentes une forte déperdition de travail. La pneumonie n'est pas rare et est redoutable, j'en ai vu beaucoup y succomber. Le pian est si fréquent chez eux que plus des quatre cinquièmes l'ont eu une fois dans leur vie, particulièrement dans l'enfance. La lèpre, ce déplorable fléau des pays chauds, les atteint en grand nombre. Les maladies nerveuses, le tétanos, les hernies, les ophthalmies sont des affections auxquelles la race noire paraît très-sujette.

L'Indien américain est bien plus vulnérable à la fièvre jaune, il est souvent atteint de dyssenterie et de fièvres, maladies auxquelles l'irrégularité de son alimentation, sa nudité et le peu de confortable de sa case réduite à un toit de feuilles, doivent le prédisposer. Les maladies inflammatoires de poitrine sont plus faibles chez lui que chez le noir. La petite vérole, quand elle le frappe, est très-violente, et j'ai observé que la vaccine prenait sur lui avec une force et une facilité particulières. Le pian, dans la race guyanaise, paraît inconnu; je n'ai pas vu de cas de lèpre. En général, les affections de la peau sont très-rares, et autant il est fréquent de voir des nègres porter des ulcères, autant il est inusité d'en voir sur un Indien. La facile guérison des plaies et des blessures, la rareté des hémorrhagies m'ont paru remarquables. J'ai été très-frappé par l'extrême rareté des maladies nerveuses.

La race indo-américaine du Brésil, que ses formes physiques, ses mœurs et son caractère éloignent

beaucoup des Indiens de la Guyane et rapprochent, au contraire, un peu des Chinois, diffère probablement au point de vue des maladies en quelques points du tableau que j'ai tracé ; je crois que la lèpre n'est pas chez elle bien rare. Les Hindous du Malabar, portés en Amérique, sont vulnérables à la fièvre jaune, non pas sans doute au même degré que les blancs, mais sensiblement ; ils s'anémient facilement à Cayenne, et, dans des conditions de nourriture et de travail où les nègres prospèrent, on les voit souvent dépérir sous l'influence du miasme paludéen. Dans sa propre patrie, c'est une race délicate et d'une vie moyenne courte ; la grande maladie épidémique des Indes, le choléra, les atteint, et ils semblent même y succomber avec moins de résistance vitale que les étrangers. Ils sont atteints par la lèpre et les maladies cutanées.

On trouvera dans les travaux écrits sur les maladies de l'Amérique intertropicale, de l'Afrique et des Indes, bon nombre d'observations relatives à cette distinction physiologique et médicale des races; on consultera à ce sujet, avec avantage, le savant livre de M. Boudin sur la géographie médicale ; j'y ai remarqué avec un intérêt particulier ce qu'il dit de la race juive, aujourd'hui providentiellement dispersée sur la terre, et de son aptitude remarquable à supporter sans souffrir des climats différents. Je n'ai pas besoin de faire ressortir combien ce fait rentre dans l'ordre des idées générales que je soutiens.

Il serait téméraire de tenter une caractéristique complète des races humaines, les faits manquent encore trop. Il est cependant un fait général déjà suffisamment établi et qui domine en quelque sorte tous les faits particuliers qu'on connaît ou qu'on pourra découvrir. Le premier caractère médical de chaque race est l'aptitude naturelle à vivre sous un climat determiné, à s'y soutenir et y prospérer avec ses mœurs et ses industries nationales, et c'est de là que j'ai tiré les plus importantes présomptions pour rattacher l'origine des races à la dispersion du genre humain sur la terre. Une race peut certainement être portée un peu en dehors de son climat natal, mais elle ne peut supporter un climat radicalement différent. Ainsi des peuples d'Allemagne ou de Suède ont pu s'établir dans l'Europe méridionale ; une race subtropicale, comme le peuple arabe, a pu pousser des colonies au midi sur la côte orientale d'Afrique ; des Chinois, race subtropicale encore, peuvent émigrer aux Philippines, en Australie, en Californie; la race blanche, franchissant de vastes espaces, mais sans trop s'écarter des mêmes parallèles ou des parallèles de l'autre hémisphère de même nom, a pu coloniser les États-Unis, la Plata, la Nouvelle-Zélande, le Cap même. Mais jamais une race d'hommes n'a pu s'établir complétement dans un climat radicalement différent du sien ; s'établir complétement, c'est-à-dire former une population se perpétuant héréditairement sur les lieux, vivant de son propre travail,

se passant du concours des indigènes ou d'immigrants de même zone. Il y a plus de quatre siècles que le monde intertropical, que les anciens regardaient comme inhabitable, a été découvert par les navigateurs, qu'il est visité par les marins et que les divers peuples d'Europe y ont fondé des colonies ; il est impossible d'y montrer (je ne parle pas des hautes montagnes) un village de race blanche s'y perpétuant héréditairement, y vivant du travail de ses mains, s'y nourrissant des plantes alimentaires du pays. Les peuples de la zone torride ne peuvent pas davantage être portés au Nord ; dans les provinces extratropicales du midi du Brésil, la mortalité des Indiens levés par la conscription sous l'Équateur et des nègres devient considérable ; aux États-Unis ; là où la race blanche peut réellement travailler, la population noire s'éteint. Les Hindous des plaines de la péninsule ne peuvent supporle climat des cimes de l'Himalaya.

En général les peuples du Nord, portés au midi, périssent de fièvre intermittente et de l'hydroanémie paludéenne, de dyssenterie, de fièvres pernicieuses, de fièvre jaune, de maladies du foie ; les hommes du Midi, portés au Nord, succombent aux maladies de poitrine aiguës ou chroniques, aux scrofules et aux maladies des os. Les habitants des pays tempérés, portés sous le pôle, succombent particulièrement au scorbut.

Caractéristique morale. Aussi bien que chaque race humaine a une caractéristique physiologique,

aussi bien elle en a une morale. C'est un point délicat et sur lequel il importe et d'établir fermement la vérité et de se défendre contre l'exagération. L'état moral d'un peuple, comme d'un individu, tient et de dispositions innées, naturelles, inhérentes à son sang, et de ses convictions religieuses, de son éducation, de ses conditions de société, de travail et d'industrie, de civilisation. Ces hautes influences n'agissent pas seulement sur l'individu, elles agissent sur la suite des générations. Quand donc dans l'état moral d'une race on veut chercher quel est son cachet naturel, son caractère indélébile, il faut avec un grand esprit d'impartialité et de justice faire la part de ce qui est le résultat de l'ignorance religieuse et de croyances superstitieuses, ou de l'indifférence en matière de religion, du défaut d'une éducation intellectuelle, d'un état social trop simple ou défectueux, incapable d'exciter au travail et à l'industrie. Je suis loin de penser que cette part soit facile à faire, et je reconnais qu'en pareille matière il est plus aisé de critiquer l'erreur des autres que de définir soi-même un sentiment vrai et irréprochable ; il est même prudent sur quelques points de ne se prononcer qu'avec réserve et d'attendre de nouvelles données de l'expérience, particulièrement sur ce qui concerne le degré de perfectibilité des races subalternes. Les opinions extrêmes qui ont été émises sur ce sujet peuvent ainsi se formuler : les uns ont admis que toutes les races humaines appartenant à l'humanité devaient avoir les mêmes aptitudes intellec-

tuelles, morales et religieuses et que l'éducation et la civilisation devaient effacer les différences qu'elles présentent, sinon immédiatement, au moins en quelques générations ; les autres, et c'étaient particulièrement des personnes qui avaient vécu longtemps au contact des peuples sauvages, les ont regardées comme frappées d'une irremédiable inégalité. La première opinion domine notamment parmi les hommes politiques, et elle a présidé à de grandes transformations sociales; la seconde, après avoir été violemment rejetée par le sentiment public d'Europe, semble tendre à se reproduire dans les nouveaux écrits de naturalistes, qui, reprenant l'étude de l'anthropologie, démontrent aisément combien la distinction des races humaines est plus profonde qu'on ne le pensait. Pour moi, il me semble que dans cette distinction les facultés intellectuelles et morales ont éprouvé au même degré ces nuances caractéristiques, qui ont été portées sur les traits physiques et dans le tempérament. La séparation du genre humain en races n'a effacé dans aucune le caractère de l'humanité, il éclate aussi bien dans les facultés morales que dans les traits du corps : l'intelligence, le sens moral, la raison et les passions, la connaissance de Dieu, du bien et du mal, l'aptitude à connaître une loi religieuse qui dirige et fortifie l'homme dans ses bonnes inclinations, l'aide à combattre l'égoïsme et les passions déréglées, tout cela existe chez tous les peuples et tout observateur sérieux et impartial le retrouvera chez toute nation sauvage qu'il étudiera réellement.

Cependant rien de plus vrai que les facultés intellectuelles dans chaque race se présentent avec une nuance particulière. S'il y a de l'intelligence chez tous les hommes, il est hors de doute qu'elle est chez certains peuples bien plus vive, plus ambitieuse de découvertes, plus propre aux spéculations élevées, plus capable de conserver et d'agrandir le trésor des connaissances humaines, caractère essentiel de la perfectibilité dans le sens bien entendu de ce mot. Si les mêmes affections existent, elles sont ici plus ardentes et plus constantes, là plus légères et plus fugitives, là elles sont comme émoussées par une indolence naturelle. L'activité chez les races supérieures a un caractère suivi et raisonné, ailleurs elle est ou incohérente et désordonnée, ou entravée par une paresse native. Je suis si peu l'adversaire de ceux qui admettent, dans une juste mesure, la distinction morale des races, que je proclamerai ce fait indubitable d'observation, que dès la plus tendre enfance, avant même l'usage complet de la parole, il est facile de trouver dans les gestes, l'expression des traits, le sourire, les passions naissantes des jeunes enfants de différentes races des nuances sensibles, de sensibles différences. Le petit noir, le petit Indo-Américain, le petit Chinois, le petit blanc ne jouent pas de la même manière, c'est un point sur lequel aucun observateur sérieux ne me démentira. Il n'y a rien dans cette inégalité des facultés intellectuelles qui puisse faire accuser la Providence d'injustice, rien qui conduise l'homme honnête et sérieux au dédain

de ses semblables. Aux yeux de la religion l'homme n'a de prix réel que par sa vertu et sa sagesse, les dons d'une imagination plus brillante et d'une plus grande activité marchent en général avec des passions plus vives, une ambition plus ardente, une disposition plus périlleuse au scepticisme et aux idées ingénieusement extravagantes. Les races intellectuellement moins brillantes n'ont pas des passions aussi violentes, et si elles ne sont pas capables d'autant d'élévation, elles sont incapables d'autant de malice, elles ont plus de bon sens, une soumission plus simple et plus facile. Qui n'a trouvé souvent dans des hommes sans éducation et livrés au travail manuel, une candeur, un bon jugement, une douceur qui les élevaient au-dessus de bien des esprits plus cultivés, jouets des écarts de leur imagination et de leurs passions? A quelque race qu'un homme appartienne, l'éducation l'améliore, mais il n'est en aucune manière en son pouvoir d'effacer la distinction morale des races. Jamais les soins de l'instituteur le plus patient et le plus zélé n'effaceront dans le nègre la brusquerie turbulente et l'incohérence des sentiments et des actions, dans l'Américain l'indolente insouciance et l'intempérance naturelle, dans l'Asiatique le laisser-aller sensuel. Quel résultat l'éducation suivie de génération en génération pourra-t-il obtenir? C'est ce que l'homme sérieux ne se hâtera pas de prononcer; c'est à une expérience prudente et persévérante jugée avec impartialité et franchise à le déterminer.

Mon opinion donc est que les races humaines portent dans leurs facultés morales des nuances caractéristiques, comme dans leurs traits physiques; ces nuances ne détruisent pas plus le caractère général et essentiel de l'homme moral que la légère diversité de la coupe des traits ne détruit le type général de la forme humaine; mais ces nuances existent, elles sont inhérentes au sang, indélébiles, quelque difficulté qu'il y ait à les apprécier judicieusement et à les distinguer des conséquences d'état social et de défaut d'éducation, on doit les avouer; le respect de la vérité l'exige.

Cherchons, si délicates que soient de telles appréciations, à esquisser quelques traits généraux de cette caractéristique des races.

La race blanche s'enorgueillit à juste titre de cette prééminence intellectuelle qui la constitue entre les autres peuples reine, comme l'homme est roi dans la création. Quels qu'aient été autrefois les travaux et les découvertes de l'Égypte, des Indes et de la Chine, on ne peut comparer l'état moral de leur population actuelle à celui des Européens. Son intelligence dépasse la satisfaction des besoins de la vie et s'élève à la conquête des vérités morales et des sciences. Conservant fidèlement le dépôt des connaissances acquises, elle l'enrichit sans cesse d'inventions nouvelles. Sa haute aptitude intellectuelle se révèle, et par l'éclat des esprits cultivés, et par la facilité avec laquelle en une ou deux générations sortent de familles vouées aux simples travaux de la terre des

intelligences brillantes. Si dans des temps reculés le culte des sciences a été négligé chez les peuples de l'Europe septentrionale et centrale, qualifiés par les Grecs et les Romains de barbares, jamais l'état primitif des populations celtes, germaines ou slaves n'a été celui des peuples de l'Afrique centrale ou de l'Amérique équinoxiale. Cette prééminence est loin d'être sans écueil, et dans la perversité elle dépasse les races subalternes. L'impiété, le scepticisme, la légèreté d'esprit, la dépravation systématique et raffinée des mœurs, vont chez l'Européen beaucoup plus loin que chez les sauvages.

La race arabe, qui forme dans la race blanche une subdivision si tranchée, est remarquable par la prédominance d'une imagination vive sur l'esprit d'analyse scientifique et de froide raison; elle est plus capable de justesse naturelle de jugement que d'études suivies et de contention d'esprit. Bien étudiés, la race égyptienne et les peuples des provinces septentrionales des Indes présenteraient sans doute des caractères particuliers.

Les Esquimaux, que leurs affinités rattachent aux races de l'Asie orientale, offrent un état moral qui ne paraît pas s'élever beaucoup au-dessus des populations sauvages de l'Équateur.

La race nègre présente une intelligence peu développée, qui, avec une facilité remarquable pour apprendre les éléments des arts mécaniques et des langues, se montre incapable de les approfondir, ni de s'élever à d'originales inventions ou à des

spéculations abstraites. Sa turbulente brusquerie, l'incohérence et le défaut de suite de ses entreprises, la mobilité et l'inconstance de ses sentiments, sa propension aux railleries et à la révolte contre toute autorité timide et incertaine, son aveugle soumission à tout pouvoir fermement établi, son défaut de franchise, sa disposition à opprimer ce qui est plus faible qu'elle, sont les traits les plus saillants de son caractère. Ce caractère est si indélébile, que dans les états sociaux les plus différents, état sauvage d'Afrique, esclavage, liberté des États d'Amérique émancipés, on le retrouve ; il est si attaché au sang, que dans la naisance de métis il en passe une portion, comme il passe une part des traits physiques.

On a reproché aux blancs des colonies d'avoir regardé la race noire comme subalterne ; nous croyons que les Arabes, les Chinois, les Indo-Américains, les Hindous ont d'eux la même opinion. Les nègres n'en ont pas moins des qualités ; en Afrique, au milieu de leurs mœurs grossières et violentes, ils montrent du bon sens, de la naïveté ; bien élevés et placés sous la tutelle ferme et paternelle des colons, ils devenaient laborieux, dévoués, et méritaient souvent l'estime et l'attachement.

La race indo-américaine de la Guyane est remarquable par une insouciance, une indolence et une intempérance excessives, le goût de la vie des bois, l'aversion pour toute obligation sociale ; elle repousse la civilisation comme un souci superflu,

comme une entrave à la liberté individuelle. Dans les subdivisions importantes qu'il faudrait établir si l'on parlait des Américains en général, les Mexicains, les Péruviens, les Brésiliens se présenteraient comme fort élevés au-dessus des autres peuplades par leur plus grande intelligence et leur aptitude réelle à la vie sociale. Les Caraïbes, les naturels du Canada, diverses tribus du Brésil sont les types les plus rebelles à toute civilisation. Au temps de l'empire de Montézuma, les Mexicains traitaient de sauvages beaucoup des peuplades qui les avoisinaient.

La race chinoise frappe par une patience et une persévérance de travail remarquables, un esprit industrieux, un bon sens très-grand. La sécheresse des sentiments, la taciturnité, la disposition à la mauvaise foi, le manque d'expansion et de franchise, semblent ses principaux défauts.

Les peuples noirs-bistrés des terres australes semblent d'une infériorité morale avérée; les indigènes d'Australie paraissent, par leur peu d'intelligence et d'industrie, par leur inaptitude à perfectionner, au contact des Européens, les conditions de leur existence, occuper dans l'échelle des nations une des places les plus inférieures.

Dans les nations hindoues, la douceur, la disposition à une obéissance respectueuse à l'autorité, l'indolence et le laisser-aller des mœurs ; dans les peuplades à teint clair des îles des mers du Sud, comme à Taïti, à côté d'un caractère doux et intelligent, une grande disposition à la paresse, à l'in-

tempérance et aux plaisirs sensuels, semblent des traits indélébiles du caractère.

Linné traçait ainsi les traits moraux des races humaines :

« *Homo americanus pertinax, contentus, liber; regitur consuetudine.*

« *Europæus levis, argutus, inventor; regitur ritibus;*

« *Asiaticus, severus, fastuosus, avarus; regitur opinionibus.*

» *Afer, vafer, segnis, negligens; regitur arbitrio.* »

M. de Rémusat pense que les différences des hommes (étudiés dans leur intelligence et leurs habitudes morales) sont si profondes et immuables qu'elles suffiraient peut-être seules pour fonder des classifications bien définies et profondément limitées.

Je dois, à l'usage de ceux qui désireront faire de sérieuses études sur la caractéristique morale des races, faire une observation importante : pour prendre des idées justes, il faut avoir été en relations avec un assez grand nombre d'individus, afin que ce qui est le fait individuel d'un ou de plusieurs ne soit pas imprudemment généralisé ; il faut aussi, et ceci est pour ainsi dire plus capital encore, étudier dans un pays où cette race soit sinon dominante, au moins nombreuse et constituée. Quelques individus perdus dans une société d'hommes d'autre race, prennent à leur contact un pli moral

étranger à leur nature, ils empruntent involontairement beaucoup aux idées, aux habitudes, aux formes de ceux au milieu de qui ils vivent. Il en est d'eux ce qui arrive d'un enfant, qui, porté dans un pays nouveau, en prend l'accent. Celui qui, voulant étudier le caractère du nègre enfant, observerait un ou deux enfants de cette race élevés dans un pensionnat d'Europe, ne pourrait arriver qu'à des résultats faux; c'est dans un pensionnat où la totalité ou tout au moins la grande majorité des élèves seraient noirs, qu'il pourrait étudier avec fruit. On ne serait pas dans de meilleures conditions pour apprécier le nègre adulte, si l'on prétendait juger par quelques domestiques conservés en Europe par une famille créole ou quelques individus qu'on trouve mêlés aux Arabes dans le nord de l'Algérie.

J'ai dit déjà, après avoir protesté contre le sentiment de ceux qui nient l'inégalité morale des races, que dans la réaction scientifique qui s'était élevée contre eux, il s'était produit çà et là des exagérations. Plusieurs auteurs récents se sont trop laissé aller à regarder les religions et les idées morales des peuples comme liées à leur génie naturel, et invinciblement attachées à leur nationalité. Je regrette encore qu'en parlant de tribus sauvages du pôle, de l'Amérique ou de l'Australie, on se laisse aller à écrire — qu'un instinct très-développé pour conquérir leur nourriture semble avoir remplacé plusieurs des facultés de l'homme — que la stupidité

aille jusqu'à ne pouvoir compter au delà de trois ou quatre — qu'on est capable de braver la pudeur sans plus de souci que des singes dans une ménagerie — que l'homme de telle race est un animal de proie, sans autres jouissance que de manger. — L'observation sérieuse dément de pareilles assertions, et j'avoue que j'y crois reconnaître plutôt des entraînements de style qu'une opinion arrêtée.

L'étude des traits physiques, du tempérament, du caractère naturel n'est qu'un côté de l'étude des races humaines; l'anthropologie comprend encore au moins des notions générales sur leurs langues, leurs institutions, leurs croyances, leurs industries. Se placer au simple point de vue du naturaliste ou du médecin, c'est n'envisager qu'un seul côté de la question, c'est se priver volontairement pour la recherche de la vérité de ce précieux concours de documents que fournissent des observations plus générales. L'homme ne peut être séparé de sa langue, il ne peut et n'a pu vivre sans elle; dès l'origine il a parlé et s'est servi du langage non-seulement pour communiquer avec ses semblables, mais pour réfléchir et penser; dès l'origine il a cultivé des plantes alimentaires, s'est construit une demeure, s'est couvert de vêtements, il a eu, dès l'origine, des institutions religieuses et sociales. Sans doute les nations civilisées ont ajouté beaucoup à ces connaissances premières, mais elles sont parties d'un acquis antérieur incontestable; l'état sauvage, dans le sens le plus strict du mot, n'existe nulle part et n'a jamais

existé. L'origine des races tient à l'origine des langues, à celle des pratiques d'agriculture et d'économie domestique, à celle des institutions religieuses et politiques.

Des langues. De tout temps, et avec raison, les analogies des langues ont été invoquées comme une des preuves les plus frappantes de l'unité de l'espèce humaine; de tout temps ces analogies ont été un moyen de classification ethnographique. Appelé par la nature de ce travail à parler de tout ce qui concerne l'étude des races, je dois, pour rester court et éviter d'entrer dans des dissertations spéciales, le faire en peu de mots. Si l'exposé de quelques notions premières de linguistique générale n'est pour ceux qui ont un peu cultivé la connaissance des langues que banal et sans intérêt, je dois leur rappeler que ces premières notions mêmes sont souvent ignorées de personnes, fort instruites cependant, qui ont étudié les races humaines à une autre point de vue. Le nombre des langues est immense, le degré auquel elles se rapprochent ou s'éloignent les unes des autres est infiniment varié; il y en a de si voisines qu'elles ne sont en quelque sorte qu'un dialecte l'une de l'autre, comme sont le latin, l'italien et l'espagnol; il y en a qui sont plus essentiellement différentes et qui pourtant ont un nombre important de racines communes, la moitié, le quart de leurs mots, tels seraient le grec et le latin; il y en a qui s'éloignent plus encore, ce n'est plus que cent, deux cents, au plus quelques centaines de racines réellement com-

munes qu'on y rencontre, et ces racines sont en général des mots désignant les idées ou les objets les plus essentiels, comme les premiers objets naturels : eau, ciel, terre, les parties du corps, les rapports de parenté, père, mère, fils, les noms de nombre, les actes les plus essentiels de la vie...., les mots enfin qu'il est le plus impossible de regarder comme ayant été empruntés à la suite de communications avec un autre peuple. Le français, l'allemand et le russe seraient des exemples d'un tel degré de distance et d'affinité. Il y a enfin des langues plus éloignées encore et où la diversité paraît absolue, telles seraient les langues d'Amérique ou de l'Asie orientale comparées à une langue d'Europe. Au milieu de cette innombrable quantité d'idiomes, de cette variété infinie d'affinité ou de distance, il n'est pas facile de discerner avec certitude les lois générales de parenté qui unissent les langues, et il est bon d'avouer qu'un grand nombre sont encore trop peu connues pour qu'on puisse réellement saisir leurs rapports et leurs connexions naturelles. Mais il est cependant un fait incontestable, c'est qu'il n'existe pas une langue isolée, dénuée de liaisons intimes avec quelques-unes, éloignées avec d'autres, très-éloignées avec d'autres encore. Ces connexions s'établissent ou par des racines communes, ou par l'identité de diverses formes grammaticales. Pour faciliter l'intelligence de leurs rapports, on a groupé les langues par familles. La famille indo-germanique, la plus étudiée, peut nous fournir le meilleur exem-

ple de ces groupements; que l'on dispose en parallèle par colonnes juxtaposées les mots des langues grecque, latine, celtique, allemande, slave, persane, sanscrite, et de leurs dialectes anciens ou modernes, on sera frappé de l'existence, non de quelques racines communes, mais d'un très-grand nombre de mots communs. Si d'une langue à l'autre la même racine manque, le plus souvent elle se retrouve dans telle ou telle autre langue de la famille. Je ne connais pas d'exemple plus concluant, plus capable de porter la conviction dans les esprits même les plus étrangers à ces sortes d'études. De même on a groupé en une famille les langues sémitiques, l'hébreu, le chaldéen, l'arabe, l'abyssin. Des racines communes y rattachent le pelwi des Indes.

Autour de la langue malay se rangent naturellement le javanais, le tagala des Philippines, la langue de Madagascar, et l'on peut former une famille qui s'étend sur une vaste région dans les îles de la mer des Indes et la Polynésie. Quelques affinités la rapprochent du chinois.

On peut faire des groupements naturels dans les langues du centre de l'Afrique, et dans celles du Sud.

Dans le continent américain autour du mexicain, du Guarani (Brésil), du Péruvien, du Caraïbe, se réunissent naturellement un plus ou moins grand nombre de langues. La seule langue américaine que je connaisse un peu, le galibi (dialecte caraïbe) m'a présenté des mots que je retrouve a de très-grandes

distances dans des idiomes du Pérou et de la Nouvelle-Grenade.

A mesure que l'étude des langues aura fait de nouveaux progrès, ces groupements se définiront plus précisément et embrasseront des réunions plus étendues. On pourra aborder alors avec plus de fruit l'étude plus difficile des affinités des familles de langues entre elles.

Dès aujourd'hui, quoique nos connaissances en linguistique soient encore trop imparfaites pour en traiter avec quelque développement, il est déjà certain qu'il existe d'une famille à l'autre des connexions et des affinités que les recherches ultérieures multiplieront certainement. Ainsi il y a dans l'hébreu quelques racines qui se retrouvent dans les langues indo-germaniques, d'autres qui sont dans le cophte. Il y a quelques affinités entre le cophte et le basque. Dans les langues américaines il y a des mots qui se retrouvent dans les dialectes de Mongolie, d'autres dans le basque, le celte et la langue du Congo; on peut voir dans la géographie de Malte-Brun une liste de ces mots communs, liste que des études ultérieures grossiront certainement beaucoup. Pour appuyer cette assertion je puis dire que le mot familier par lequel l'enfant appelle son père, papa, mot qui se retrouve dans l'hébreu et la famille indo-germanique, est un mot galibi, je le retrouve aussi dans le dictionnaire caraïbe du P. Breton, Auxerre 1664, qui avait été composé à la Guadeloupe par ce missionnaire. L'étude des formes gram-

maticales, à mesure qu'elle avancera, joindra de nouveaux documents sur les affinités à ceux que fournit la comparaison des mots.

Ceux qui désireront plus de développement sur la connexion générale des langues pourront les trouver dans le savant livre du cardinal Wiseman (*Discours sur les rapports entre la science et la religion révélée*).

Le savant livre de M. Alfred Maury, La *Terre et l'Homme*, présente sur les affinités et le classement des langues des documents plus complets et enrichis des résultats généraux des découvertes les plus récentes. J'y vois des connexions très-intéressantes indiquées entre le chinois, et le tibétain, le cambodgien, le barman, les langues ultra-indiennes des bassins de l'Iraouaddy et de l'Aracan, et de quelques régions de l'Himalaya. Des analogies relient les langues dravidiennes (anciennes langues de l'Hindoustan) avec celles de l'Australie. D'autres rattachent le japonais au mandchou, au mongol, et ceux-ci au turc, au finnois et au magyar. Des langues de Madagascar tiennent par quelques liens à celles des Gallas et des Nubiens, des Fellatas du centre de l'Afrique et des Foulas du Sénégal.

Après avoir donné une idée générale de l'affinité des langues, je dois insister plus précisément sur l'interprétation que l'ethnographie doit en faire. L'histoire sacrée nous enseigne que les hommes ont parlé premièrement un langage unique, qu'à une époque déterminée, par un effet merveilleux de la

puissance divine, ils furent partagés en petites tribus parlant des langues particulières, et que leur dispersion sur la terre suivit cet événement. Elle ne nous explique pas à quel degré ces langues nouvelles différaient les unes des autres, elle nous dit que les hommes qui les parlaient ne se comprenaient pas. N'est-il pas facile de voir que le récit sacré s'accorde en tout point avec ce que l'observation des langues nous apprend ? Si dès l'origine les langues eussent été distinctes, pourquoi nous offriraient-elles aujourd'hui ce nombre prodigieux de connexions ? S'il y eut au commencement un seul langage, comment sans un fait miraculeux eussent pu en dériver la multitude des idiomes ? Les personnes qui prétendent réfuter les conclusions auxquelles conduit l'étude des langues sur l'unité de la race humaine, voudraient que leurs analogies fussent plus complètes, qu'on pût comprendre en quelque sorte qu'elles fussent naturellement descendues d'un idiome primitif, mais s'il en était ainsi, où serait le miracle de leur multiplication ? Je regarde comme vraisemblable, que cette multiplication qui se manifesta subitement, continua dans une certaine mesure à se produire pendant plusieurs générations successives, à mesure que les enfants de ces premiers chefs de peuples devenaient à leur tour pères de nouveaux peuples eux-mêmes. A l'appui de cette conjecture, je puis citer le chapitre X de la Genèse, qui énumérant les enfants et petits-enfants de Sem, Cham et Japhet, nous les représente comme souches de peu-

ples et de langues : verset. 5. *Uniusquisque secundum linguam suam et familias suas in nationibus suis.* Verset 20. *Hi sunt filii Cham in cognationibus et linguis et generationibus, terrisque et gentibus suis.* Verset 31. *Isti filii Sem, secundum cognationes, et linguas, et regiones in gentibus suis.*

L'Écriture sainte paraît nous indiquer comme inhérente à la constitution première d'un peuple, une souche généalogique, une langue, une résidence déterminée. Il me paraît probable qu'il continua à en être ainsi à mesure que le genre humain opérant la suite de cette dispersion, qui suivit immédiatement le grand événement de Babel, arriva à coloniser les lieux les plus éloignés de la terre et l'occupa tout entière. Je crois que la colonisation de l'Amérique date de ses premiers temps. Quiconque méditera sur les besoins et la faiblesse de l'homme, admettra sans répugnance que la constitution des peuples, sur toutes les régions de la terre, n'a pu s'établir qu'avec une assistance providentielle très-particulière, sous quelque forme qu'elle se soit produite. Dans plusieurs passages de la Bible nous trouvons cette propre expression : *Deus constituit gentes.*

De même que la constitution des peuples s'acheva en quelque sorte par la subdivision en peuplades ou tribus, ainsi celle des langues par leur division en dialectes. J'avoue, quand je réfléchis au grand nombre et au caractère bien distinct de ceux-ci, qu'il m'est difficile de n'y voir que la production naturelle d'idiomes séparés, suite du peu de rapports so-

ciaux que les diverses tribus de même nationalité avaient entre elles. Soit que l'on remonte par des recherches historiques à l'étude des temps les plus anciens des peuples, soit que l'on visite les contrées éloignées où les peuplades sauvages sont restées le plus étrangères aux habitudes de la civilisation, on est frappé de cette subdivision en nombreuses tribus parlant des dialectes. L'Italie, avant la soumission aux Romains, offrait beaucoup de petits peuples ; les Gaules, au témoignage de Jules-César, étaient habitées par de petits peuples parlant des dialectes distincts ; l'Amérique, Bornéo, la Nouvelle-Calédonie nous présentent exactement le même état de choses. Rien n'est plus difficile dans l'étude des langues que de faire la part des modifications qu'ont apportées, à leur état premier, les fusions de peuples par émigration ou conquête, la multiplication des relations avec des peuples étrangers, les alliances, les progrès de la civilisation. Dans les temps historiques, modernes même, des langues se sont constituées sous de telles influences, l'anglais en est un des exemples les plus remarquables. Il n'est cependant pas de vérité plus incontestable en linguistique, que l'existence entre les langues les plus anciennes d'affinités et d'analogies que ne peuvent expliquer ni la filiation des peuples, ni leurs relations. C'est aux études ultérieures des archéologues et des voyageurs à déterminer ce que les rapports commerciaux et les alliances ont pu introduire d'éléments nouveaux dans les langues, mais je crois qu'en général

on est plutôt porté à s'exagérer de telles influences, qu'à les apprécier justement. Un des souvenirs les plus singuliers des Caraïbes des Antilles françaises, est que les femmes parlaient une autre langue que les hommes; je trouve dans la dictionnaire du P. Berton des exemples de ces mots de la langue des femmes, j'y reconnais quelques mots aroaquis et galibis; il est vraisemblable que les Caraïbes, qui communiquaient beaucoup avec le continent et s'adonnaient à la guerre et à la piraterie, ramenaient de leurs excursions des femmes de nations diverses, qui conservaient plus ou moins l'usage de leur langue natale. Quelques progrès que la linguistique ait faite depuis un siècle , si l'on compare aux faits acquis ce qui lui reste à apprendre, on ne peut regarder cette science que comme à ses débuts en quelque sorte, et espérer de ses travaux ultérieurs une riche moisson de découvertes.

Après avoir considéré les races humaines et la constitution des peuples dans leurs langues, je dois les étudier dans leurs industries premières, leurs institutions religieuses et sociales. Là encore, nous trouverons vestiges d'une unité originelle, marque de grandes divisions, et dans ces divisions, subdivisions d'un ordre moindre; là encore nous trouverons des usages, des croyances, des institutions caractérisant les peuples comme les traits physiques, et les langues.

Industries premières. Comme nous ne pouvons pas concevoir l'homme existant sans parler, sans possé-

der une langue, nous ne pouvons pas le concevoir existant sans posséder des notions premières des industries essentielles à sa conservation, l'agriculture, l'économie domestique. L'homme est trop frêle, esclave de trop de besoins, pour pouvoir vivre sans leurs secours, et, si au lieu d'en avoir possédé dès l'origine les premières notions, il avait dû les inventer, il aurait péri mille fois avant d'avoir achevé ses inventions. Aussi, soit que nous remontions à la plus haute antiquité, soit que nous allions visiter les peuplades sauvages les plus étrangères à toute civilisation, nous trouvons un art ingénieux de se procurer des aliments par l'agriculture, la chasse, la pêche, le soin des troupeaux, de se garantir des intempéries atmosphériques par la construction de huttes et la fabrication de vêtements. Chez les sauvages, la tradition de ces industries essentielles se conserve avec la plus étonnante fidélité, ils n'ajoutent d'eux-mêmes aucune invention nouvelle à ce que leurs pères leur ont transmis. Au contact des marchands européens ils apprennent à se servir d'outils ou d'armes meilleurs, à cultiver quelques plantes alimentaires qu'ils ne connaissaient pas, mais cette addition à leurs usages n'en change pas le caractère général.

Dans l'étude des industries premières nous trouverons, comme je l'ai annoncé, vestige d'une unité originelle, marques de grandes séparations contemporaines de la constitution des races et des premières divisions du genre humain, marque de la subdi-

vision des grandes races en divisions de second ordre, en peuples.

Les usages d'agriculture et d'économie domestique étant unis par une étroite dépendance avec la nature des climats et des productions naturelles des divers pays, la communauté d'usages industriels généraux se réduit à peu de choses, et ces usages répondent à des besoins si pressants qu'il semble plus naturel d'y voir la manière commune dont chacun a dû naturellement y pourvoir, que d'y chercher le vestige incertain d'une unité première du genre humain. Je citerai cependant comme des échantillons de ces industries premières, qui semblent avoir été à l'origine pratiquées par tous les hommes, l'usage des haches en pierre et du défrichement par abatage et brûlage des forêts, la construction de pirogues d'un tronc d'arbre creusé, la poterie, l'arc, la flèche, et notamment la flèche empoisonnée pour la chasse des gros animaux, l'hameçon, l'habitude du tatouage. Dans la même année, j'ai eu l'occasion de voir des haches en pierre des indigènes d'Amérique, de ceux de la Nouvelle-Calédonie et de ceux des anciens Gaulois Cisalpins, j'ai été vivement frappé de leur complète similitude ; comme le sauvage d'Amérique établit son champ en abattant et brûlant du bois, ainsi fait le nègre de Guinée, ainsi ont fait à l'origine les Celtes, ainsi se pratique-t-il même, je crois, encore dans certaines provinces de Russie.

S'il y a beaucoup de difficulté et d'incertitude à déterminer quelques vestiges d'une communauté

originelle de quelques pratiques d'agriculture et d'économie domestique, dans le genre humain tout entier, il est facile, dans ces grandes coupes anthropologiques, qui constituent la division de l'homme en grandes et principales races, d'établir de la manière la plus positive l'existence d'usages communs, d'habitudes industrielles conformes, qui servent aussi bien que les traits physiques et les langues à les caractériser. L'usage du hamac, des parures de plumes, la culture du maïs et du manioc, l'ignorance de l'usage des clous et des chevilles, la manière de creuser les pirogues, l'habitude du tabac, l'habitude du rocou et du chica, ou d'autres matières colorantes, l'ignorance de l'usage du sel, l'habitude du piment sont dans les mœurs des indigènes ou de toute l'Amérique ou du moins de vastes contrées de l'Amérique ; l'usage de nattes, certaines habitudes communes de navigation et de procédés de pêche, la préparation du kawa, appartiennent aux populations polynésiennes ; l'industrie pastorale, la vie des tentes, la culture du dattier, une conformité remarquable d'usages de vie commune sont le partage de toutes les tribus Arabes. Dans toutes les nations Celtiques, Germaines et Slaves, l'habitude de préparer des bières par la fermentation des grains, certaines communautés d'usages dans l'agriculture, comme la culture du chou et du navet, le soin des troupeaux, et l'application du bétail au travail de la terre, le vêtement, la construction des habitations étaient des traits communs qui n'avaient pas échappé aux yeux des histo-

riens romains. Une certaine communauté de pratiques d'agriculture et d'économie domestique existe même entre tous les peuples de la grande famille Indo-Germanique. Tous ont dès l'origine élevé les mêmes animaux, cultivé les mêmes plantes alimentaires principales, utilisé le bétail pour le travail de la terre. Une remarquable communauté de racines s'observe dans les mots qui désignent les animaux, les plantes, les outils d'agriculture. Ainsi : *vache*, sanscrit, goh, allem., kuh ; *taureau*, sanscr., sthûra, allem., stier ; *brebis*, sans., avi, lat., ovis ; *oie*, sans., hansa, lat., anser, allem., gans ; *labourer*, arare, gaëlique, ar, russe, orati, etc., etc. L'existence de ces usages propres, caractéristiques est évidente, dans les tribus tartares nomades des steppes d'Asie, chez les Chinois, en Afrique... Partout où une race bien distincte se montre, certains usages de vie domestique se présentent comme inhérents à elle.

De même que les races principales se subdivisent en un grand nombre de peuples, qui au milieu d'une conformité générale de traits ont néanmoins une distinction et une caractéristique particulières, de même il est facile dans l'étude des mœurs industrielles de trouver dans les habitudes de chaque peuple ce cachet particulier, cette manière spéciale qui lui appartient. Tous les indigènes de l'Amérique intertropicale font des hamacs, des pirogues, des poteries, des paniers, construisent des carbets, mais tous les voyageurs savent que chaque peuplade a, à quelque degré, sa manière nationale propre, et qu'à l'as-

pect du moindre objet travaillé, le sauvage vous dira avec assurance de quelle tribu il provient. J'ai pu facilement le constater pour les Indiens arrouagues et galibis de la Guyane, les voyageurs l'ont constaté dans l'Amérique entière et partout.

Il est facile de prévoir comment j'interpréterai ces faits : lorsque se produisit la dispersion des hommes sur la terre, lorsque chaque groupe d'hommes parlant une même langue alla coloniser une contrée déterminée, mis en présence d'un climat nouveau, de productions naturelles particulières, il dut se former, sous une protection et une inspiration providentielles spéciales, des mœurs en rapport avec les ressources du pays ; comme il éprouvait dans son tempérament physique cette modification déterminée qui le rendait apte à habiter ces climats, et caractérisait sa race, il se constituait, avec l'assistance de cette puissance providentielle qui le conduisait, une réunion de mœurs agricoles et industrieuses, qui lui permettaient de subvenir à ses besoins ; il recevait et apprenait à cultiver certaines plantes alimentaires, formait ses premières habitudes de pêche, de chasse, de soin des troupeaux.

Non-seulement il n'a pas pu en être autrement, mais le souvenir confus en existe : consultez les souvenirs des peuples d'Europe et d'Asie, qui ont conservé quelques traditions de leur première origine, partout à l'origine des rois demi-dieux, des héros et des sages, constituent la nation, enseignent aux hommes à cultiver la terre, à pourvoir à leurs be-

soins, créent ou perfectionnent les arts utiles ; la Grèce, la Scandinavie, l'Égypte, l'Inde, la Chine ont à ce sujet des traditions, les Mexicains, les Péruviens en avaient de pareilles.

A mesure que les grandes races constituées se subdivisèrent et que les peuples naquirent de leur subdivision, les mœurs et les habitudes industrielles prirent dans chaque nation un caractère légèrement propre, en gardant toutefois les traits généraux d'une même famille ; la distribution des plantes alimentaires principales, des grandes habitudes générales d'économie domestique répond non pas aux langues, mais aux grandes familles de langues.

C'est ici le lieu de dire, comme je l'ai promis, quelque chose de l'origine si obscure des végétaux cultivés, dont l'homme tire son alimentation. Considérant que leur grande majorité n'a jamais été rencontrée sauvage, pas plus dans les contrées peu populeuses où les forêts et les savanes naturelles occupent la plus grande partie du sol, que dans les contrées plus habitées où la culture a envahi le sol tout entier ; considérant que les traditions les plus anciennes nous représentent l'homme comme les possédant, considérant qu'elles sont indispensables à l'existence de l'homme qui tire d'elles sa nourriture, et qu'elles ne peuvent exister si sa main ne leur donne les soins de culture qu'elles réclament, il est à croire que dans les temps actuels au moins, c'est-à-dire depuis le déluge, elles n'ont jamais existé sauvages, et que, dès l'origine de la constitution des peuples, elles ont

été mises dans les mains de l'homme à qui elles étaient indispensables et confiées à ses soins. Le blé et les autres céréales d'Europe, le riz, le maïs, le sorgho, la canne, le bananier, le manioc, le dattier, le coco, le coton, le piment, ne se présentent au voyageur que cultivé; et quoique, pour quelques-unes de ces plantes il existe des espèces botaniques sauvages, assez analogues pour que les naturalistes les placent dans le même genre et leur reconnaissent même une ressemblance extérieure assez marquée, comme il arriva du féï de Taïti (à régime dressé) au bananier, de plusieurs convolvulacées à la patate, il n'en est pas moins vrai qu'elles ne sont pas la plante cultivée, qu'elles n'ont pu être sa souche. Un fait très-remarquable et sur lequel j'appelle toute l'attention des botanistes et des voyageurs, c'est que les plantes cultivées, aussi bien celles qui se reproduisent de rejets et de boutures que celles qui se sèment de graines, présentent d'un peuple à l'autre souvent, et d'un continent à l'autre toujours, non une identité parfaite, mais ce degré de diversité que les naturalistes, suivant leurs opinions, appellent variétés constantes, races fixes, espèces affines. Ainsi la banane ou la patate, trouvées par les premiers navigateurs dans tant de contrées diverses de la zone intertropicale du globe, ne montrent pas dans ces divers lieux un seul et même type, mais une nombreuse réunion de types, voisins sans doute mais très-constants, ne s'altérant nullement quand on les porte d'un pays à un autre, faciles et utiles à distin-

guer dans la pratique agricole et dans l'usage domestique. A la Guyane, les divers plants de bananes, de patates, de tayoves, ont été, les uns pris à l'origine dans les cultures des indigènes, les autres apportés à dates diverses des Antilles, d'Afrique, d'Asie, des îles des mers du Sud; le souvenir de ces introductions n'est pas encore perdu. J'ai été heureux de trouver, sur l'origine spéciale des plantes cultivées les plus essentielles, une opinion semblable à la mienne chez M. Decaisne, dont la manière de voir en pareille matière a tant de poids. M. Jordan a publié depuis plusieurs années un sentiment analogue. Nous avouons que l'idée contraire domine encore beaucoup parmi les botanistes, et on pourra la voir développée avec un talent et une érudition remarquables dans le beau livre de M. A. de Candolle sur la géographie botanique. Pour moi, l'espèce sauvage, dont il fait dériver les races cultivées, serait vraisemblablement dans la plupart des cas une espèce du même genre très-voisine, mais non identique, quand même elle pourrait par des soins de culture donner des produits alimentaires assez analogues. Je ferai remarquer, en outre, que s'il admet pour la plupart des plantes cultivées une espèce sauvage souche, il lui donne pour patrie une localité très-circonscrite, privilégiée en quelque sorte, d'où la race humaine qui la cultive l'a répandue sur de vastes espaces à mesure que se multipliant et se subdivisant en nations, elle a peuplé de grandes régions de la terre, opinion qui a bien quelque rap-

port avec la mienne sur la constitution première des peuples et l'origine de leurs premières pratiques agricoles.

Institutions sociales, croyances religieuses. Si les langues frappées dans leur unité première par une multiplication et une division miraculeuses, si les premiers usages d'agriculture et d'économie domestique placés sous la dépendance des climats et du caractère des productions naturelles des lieux, ne révèlent plus, que par des vestiges plus ou moins difficiles à constater, l'unité première du genre humain, les institutions sociales et les croyances religieuses placées en dehors de ces influences doivent la manifester bien plus évidemment. C'est ce que l'observation impartiale établit de la manière la plus claire. Quelles que puissent être les ressources intellectuelles de l'esprit humain pour arriver par ses propres forces à établir l'existence de Dieu et à l'idée de l'honorer par des sentiments de vénération et de reconnaissance, quelque naturellement que se rattachent aux facultés morales de l'homme l'institution du mariage, et de la famille, celle de la société et d'un pouvoir public en représentant et défendant les droits, il est hors de doute que les hommes n'ont pas dû à l'origine la connaissance de ces vérités et le bénéfice de ces institutions à un effort inventif de leur esprit, ou à des conventions naturelles et spontanément imaginées Si loin que remontent les investigations de l'histoire, elle trouve les hommes possédant ces institutions et ces croyances, si sau-

vages que soient les peuplades visitées par les voyageurs, on y retrouve le même état de choses. Ceux qui voudront trouver sur la religion commune originelle des hommes d'intéressants détails et de judicieuses considérations pourront lire la théologie dogmatique de Mgr Gousset.

J'ai lu cet ouvrage avec le plus vif intérêt en Amérique et il m'était facile de retrouver, dans ce que je connaissais des mœurs et des croyances des indigènes de la Guyane, une confirmation particulière des assertions générales du savant auteur. Les voyageurs, qui voudront faire des recherches sérieuses sur la question si intéressante des croyances religieuses des peuplades sauvages, devront apporter beaucoup de prudence dans leur manière d'observer ; les sauvages mettent quelquefois une certaine défiance à s'expliquer sur de tels sujets et s'ils croyaient apercevoir dans le ton de celui qui les interroge la moindre tendance à railler leurs opinions, ils refuseraient de parler ou affecteraient de ne rien savoir. On devra en les questionnant s'appliquer à gagner leur confiance : il est très-important encore de bien préciser le sens des mots qu'ils emploient. Souvent, au lieu de désigner Dieu par un mot spécial et propre, ils emploient des périphrases tirées de ses attributs, comme, le Maître du ciel, le Seigneur, le Vieillard... ; ces expressions mal comprises peuvent donner les idées les plus fausses à ceux qui les écoutent. Il faut se rappeler aussi que, comme dans toutes les religions idolâtres, à côté de l'idée d'un Dieu suprême, dont

ils défigurent plus ou moins les attributs, ils placent plus ou moins de divinités subalternes bienfaisantes ou malfaisantes, qu'ils croient intervenir dans les événements journaliers de la vie ; la croyance superstitieuse aux diables, causes de toutes les maladies, est très-vive chez les Guyanais. Enfin il faut bien savoir, que depuis l'occupation du pays par les Européens, les institutions politiques et religieuses chez la plupart des peuplades sauvages sont tombées dans une sorte de décadence ; beaucoup de cérémonies jadis soigneusement observées sont ou négligées ou même tombées en désuétude et presque totalement effacées du souvenir de ces hommes insouciants. Ceux qui compareront à l'état actuel de beaucoup de ces peuples les observations authentiques et détaillées des premiers voyageurs, se convaincront aisément de la vérité de cette assertion.

Ces observations préliminaires faites, je reviens à l'assertion que j'ai émise ; au milieu des variétés de nationalité et de race, il y a un fond de croyances morales et religieuses commun à tous les hommes, vestige d'une ancienne communauté de tradition première.

Je regarde comme des croyances et pratiques religieuses communes aux hommes de toutes les races et de tous les temps, la notion d'un Dieu suprême, plus ou moins défigurée par la croyance en des divinités secondaires et par l'idée imparfaite qu'ils conçoivent de ses attributs. L'habitude de cérémonies religieuses consacrant la naissance, le mariage, les

funérailles, revenant souvent à des époques déterminées de l'année, pratiquées pendant les maladies ou dans les malheurs publics; l'institution d'un sacerdoce, dont l'initiation s'accompagne d'austérités, l'institution de rites déterminés et dans un très-grand nombre de peuples de sacrifices.

Non-seulement toutes les mythologies de l'ancien continent tiennent par des affinités non douteuses entre elles et aux traditions hébraïques, mais les religions du Mexique et du Pérou s'y rattachaient aussi.

Cicéron, dans l'antiquité, énonçait comme un fait incontestable que la notion de Dieu était possédée par tous les peuples, si barbares qu'ils fussent. Je crois que les voyageurs, qui ont cru devoir douter que certaines peuplades la possédassent, ont été induits en erreur ou par trop de légèreté d'observation, ou par une fausse interprétation d'usages dont ils ne comprenaient pas le caractère religieux. Chez les Indiens de la Guyane, race aussi sauvage qu'il en soit nulle part au monde, j'ai trouvé fort nettement établie la notion d'un Dieu suprême; non-seulement ils l'envisagent comme l'Être supérieur, mais ils rattachent l'idée de son existence à celle de la justice morale; je les ai souvent entendu ajouter après avoir raconté une mauvaise action : — Dieu désapprouve cela. Quoiqu'ils se préoccupent beaucoup moins de rendre un culte à la Divinité que d'exorciser par des cérémonies superstitieuses les diables qu'ils regardent comme la cause des mala-

dies, ils n'en ont pas moins pour elle un sentiment général de vénération; et je crois, qu'autrefois au moins, ils pratiquaient en son honneur certaines cérémonies.

Le sacerdoce est chez eux, comme chez tant de peuplades d'Amérique, lié intimement à la médecine. Il a son initiation qui s'accompagne de longues austérités, de jeûnes et de l'usage de boire une infusion narcotique de tabac, qui était chez eux une plante sacrée. Les exorcismes destinés à guérir les malades en chassant le diable s'exercent suivant un rite déterminé, avec des chants et des pratiques particulières, que je regrette de n'avoir pas étudiés plus attentivement.

Chez les Mexicains, les Péruviens, peuples plus intelligents et plus avancés en civilisation, il y avait avant la conquête une religion très-compliquée, des temples, des sacrifices, des prêtres; plusieurs de leurs traditions et de leurs usages sacrés tenaient d'une manière remarquable à celles des Hébreux et à toutes les mythologies de l'ancien monde.

Si, entre tous les hommes, il n'y avait qu'une communauté d'idées morales générale, on pourrait l'attribuer à une conformité naturelle des facultés de l'esprit humain, mais quand cette conformité se présente dans des traditions, des rites, des institutions, elle ne peut être interprétée que comme la marque d'une unité originelle. Tout ce que l'on pourra attribuer à l'influence des relations internationales de commerce ne pourra jamais l'expliquer;

les religions sont éminemment nationales et les peuples n'empruntent pas leurs croyances à des étrangers avec qui ils ont eu quelques rapports fugitifs. Il n'est pas plus possible de recourir aux fréquentations de peuple à peuple pour expliquer l'existence de traditions communes, que pour y voir la cause des mots de même racine qui existent en si grand nombre entre toutes les langues.

L'origine des mythologies est celle que le récit biblique nous indique si clairement; la notion d'un Dieu unique et de ses attributs, du culte qui lui était dû, de la liaison qui rattache à la croyance en Dieu la notion naturelle du bien et du mal, s'altéra promptement parmi les hommes; Dieu fut matérialisé et adoré sous la forme de vaines idoles; l'admission d'une multitude de divinités secondaires obscurcit l'idée de son unité, ses attributs furent défigurés, le culte qui lui était dû fut rendu aux démons; la cruauté, la débauche, l'intempérance eurent leurs autels; des hommes puissants, non contents du pouvoir suprême, usurpèrent les honneurs divins : *Dii gentium dæmonia*, comme la Bible le répète. Il y a, toutefois, dans les religions idolâtres de l'antiquité et des peuples sauvages actuels, un fait qui me frappe vivement : au milieu de leurs absurdités, de leurs cérémonies de culte, les unes sanguinaires, les autres immorales, il reste quelque chose en elles qui sert encore comme de consécration à la loi morale naturelle. Quand ces croyances s'affaiblissent et tombent en désuétude, si elles ne sont pas

remplacées par des croyances meilleures, le peuple tombe dans la décadence; la paresse, l'intempérance, la débauche, le mépris de l'autorité font chez lui de rapides progrès; la multiplication de la race s'affaiblit, bientôt elle décroît. Que de peuplades s'éteignent à la pratique du scepticisme et de l'indifférence à toute idée religieuse, qui se soutenaient au temps de leurs croyances païennes! Ceux qui voudront se faire une idée de ce lien, qui a rattaché la notion du devoir aux religions idolâtriques, pourront étudier les premiers siècles de Rome, les institutions politiques et sacerdotales de l'antique Égypte, l'origine de la Chine, l'histoire de la chute de Montézuma.

Aussi bien que l'unité du genre humain se manifeste dans la conformité de traditions religieuses générales, elle se manifeste dans la conformité des institutions sociales. Le mariage et la famille sont, dans tous les peuples et dans toutes les races, en ce qu'ils ont d'essentiel, la même institution. La pratique du divorce et de la polygamie ont pu à quelque degré le défigurer, mais son caractère essentiel persiste. Un Indien Galibi, qui vit nu au milieu des forêts sous un toit de feuilles, fait parfaitement la distinction du mariage légitime et d'une liaison irrégulière. La polygamie n'a jamais tellement altéré les traits essentiels du mariage en Afrique, qu'il n'y ait une épouse principale et première, jouissant de droits particuliers. Partout le mariage est précédé du consentement des parents,

partout il se célèbre avec des cérémonies spéciales et publiques, partout il implique des droits et des devoirs réciproques des époux. S'il n'entrait pas dans le plan de ce travail d'éviter les digressions, il me serait facile de montrer qu'une étonnante analogie d'usages a accompagné chez tous les peuples cette institution, base de tout ordre social et gage de la vie des nations.

L'usage qui donne au frère la veuve de son frère décédé existe chez les Galibis.

La singulière coutume du mari, de se coucher après les couches de sa femme, coutume qui se pratiquait chez les Basques, dans le Caucase, etc., existait chez les Caraïbes. La manière la plus plausible d'interpréter un si bizarre usage me paraît de le rattacher aux pratiques religieuses qui, dans toutes les nations, doivent entourer la naissance de l'enfant. Les Galibis répondaient autrefois qu'ils le faisaient pour assurer sa force et sa santé. L'accouchement est accompagné chez eux de rites singuliers et traditionnels qui ont certainement un caractère religieux.

Si je ne craignais, en donnant des détails, de sortir du cadre que je me suis imposé, je montrerais que les cérémonies qui accompagnent, chez les divers peuples, la naissance et les funérailles, sont également empreintes d'un caractère d'analogie. Il ne me serait pas plus difficile d'établir que les institutions de société, la royauté, la justice, le service militaire, la perception d'impôts, les assemblées po-

pulaires, ont chez tous les peuples, sous la variété des formes, quelque chose d'identique, quelque chose qui dérive non-seulement de la conformité des tendances naturelles de l'esprit humain et des besoins sociaux chez tous les hommes, mais d'une origine commune première.

Si dans l'universalité des races et des peuples, quelque chose de profondément commun et général se manifeste dans les institutions religieuses et sociales, nul doute que dans chaque grande race humaine, ce lien de conformité ne se resserre, qu'une plus manifeste identité n'éclate. Dans la race blanche d'Europe, le mariage se présente avec une stabilité et une austérité particulières, la polygamie est proscrite ; la religion, au temps du paganisme, n'est jamais descendue au grossier fétichisme d'Afrique, les institutions sociales respectent plus scrupuleusement la liberté individuelle. Dans la race noire, la polygamie est générale ; l'autorité dans la famille, dans l'État, s'exerce avec un grossier absolutisme ; l'esclavage est une institution sociale. Dans les nations américaines, la polygamie n'existe pas, ou n'est tolérée que par exception chez quelques chefs ; le goût d'une liberté pratique indéfinie se traduit dans les institutions de ces peuplades, qui vivent dans les bois. Le Mexique et le Pérou avaient un état social plus avancé. En Chine, une hiérarchie méthodique très-compliquée lie tous les membres du corps social, règle l'activité patiente et soumise du citoyen. L'Inde, par ses institutions

féodales, comme par son éclat littéraire, trahit sa connexion avec la famille germanique ; l'indolence et le sensualisme de ses mœurs la rattachent aux nations d'Asie et de Polynésie ; mais cette double affinité s'explique aisément depuis que l'on sait que sa population a été formée par deux races distinctes, l'une autochthone, parlant les langues dravidiennes et ayant vécu à l'origine dans les habitudes agricoles et sociales les plus simples des peuples sauvages ; l'autre, les Aryas, venus du sud de la Perse, membres de la grande famille indo-germanique, parlant le sanscrit, possédant l'usage agricole du bétail et de la charrue, ayant des institutions sociales plus austères et plus élevées. L'étude et la distinction de ces deux races a jeté une lumière inattendue sur la philologie et l'histoire de l'Inde, sur ses institutions et la séparation de ses castes. Nul doute pour moi que lorsque furent constituées les grandes races et les premières nations, elles ne prirent dans leurs institutions sociales un caractère particulier, qui s'est transmis de génération en génération, et qui, sans altérer le caractère essentiel d'institutions communes à tout le genre humain, leur a imposé cependant un cachet national particulier. Ces modifications se suivirent, quand les grandes races et les nations-mères se subdivisèrent et formèrent les peuples ; en sorte qu'aujourd'hui chacun a dans ses mœurs et ses institutions quelque chose de particulier, qui le distingue dans la grande race à laquelle il appartient. Quelques personnes

peu versées dans l'étude de l'antiquité, et qui se forment difficilement une idée des mœurs des peuples sauvages qu'elles n'ont pas visités, pourront s'effrayer de cette extrême antiquité que je donne à leurs mœurs et à leurs institutions; placés aux temps actuels en Europe dans ce mouvement impétueux de civilisation progressive et de révolutions de mœurs, qui a détruit tant de choses anciennes, les unes mauvaises, les autres bonnes, nous avons peine à croire à cette stabilité, qui fait cependant le caractère de tant de peuples. L'étude, cependant, l'établit de la manière la plus incontestable; les personnes qui ont lu l'ouvrage si justement répandu de Desborough Cooley, *Histoire générale des Voyages*, y auront trouvé de nombreux exemples de cette profonde constance de mœurs des peuples de l'Inde, de la Chine, de l'Afrique. Quiconque a vu des peuplades sauvages sait avec quelle prodigieuse fidélité les traditions s'y transmettent. Les rois du Mexique, en montant sur le trône, juraient de rester fidèles aux lois établies. Dans les peuplades nègres il y a à côté du pouvoir absolu du roi une coutume traditionnelle qui n'est pas écrite, mais qui se transmet fidèlement, et qui a autant de force et plus de stabilité qu'aucune loi d'Europe. Il n'y a rien d'invraisemblable à faire remonter jusqu'à la première constitution des races et des peuples leurs institutions sociales essentielles, et quand on voit qu'elles se répètent à quelques modifications près dans les nations de même sang et de même

famille générale de langue; il est rationnel de leur assigner cette haute antiquité.

Nous avons parcouru bien rapidement l'étude générale de l'origine et de la nature des races humaines, et tous les documents que nous avons empruntés à l'histoire, à la linguistique, à l'histoire naturelle, nous ont toujours présenté comme liées et inséparables la nationalité et la caractéristique physiologique des races. Nous ne pouvons séparer la distinction des hommes par des traits physiques différents de leur distinction en peuples parlant des langues spéciales, résidant dans des contrées déterminées de la terre, offrant des traits propres d'usages, de mœurs, d'institutions. Comme dans l'étude des traits physiques, la multitude des races se groupe naturellement, d'abord en grandes familles comme la caucasique, l'éthiopienne, la mongolique, offrant les types généraux les plus tranchés, les plus saillants, ensuite en subdivisions importantes, enfin en peuples proprement dits; ainsi, dans la classification des hommes par les langues, les mœurs et les institutions, on formera de grandes familles premières, ensuite des divisions de second ordre, enfin des peuples et des peuplades proprement dites. Comme dans l'étude physique de l'homme il est impossible, après avoir défini quelques premières races générales plus tranchées et plus sensibles, d'en faire découler, par une filiation naturelle et sous la simple influence des mœurs et du climat, la multitude des races; ainsi, dans les groupements tirés

de l'étude des langues et des mœurs, après avoir défini de grandes familles, il est impossible d'en faire découler naturellement la multitude des langues et des peuples, quelques hypothèses d'émigration, de fusion, de commerce, de transformation sociale et d'influences de la civilisation qu'on admette. L'unité, comme espèce zoologique du genre humain, éclate, et dans l'étude physiologique de l'homme, et dans la parfaite fécondité de l'alliance des races les plus distinctes, et dans la parfaite fixité de la race mixte qui en dérive, tant qu'elle se multiplie en elle-même et sans que de nouveaux croisements viennent l'altérer. Bien plus précise dans le sens de l'expression, l'unité historique, c'est-à-dire l'origine d'un seul et unique couple premier, sorti de la main du Créateur, s'établit par la tradition, et en dehors d'elle peut s'appuyer encore des vestiges historiques des mythologies, des analogies et des connexions des langues, des mœurs et des institutions, de la communauté de croyances et de rites entre tous les hommes.

Tel est donc l'étrange problème que pose l'anthropologie : preuves et indices d'une unité originelle, existence actuelle de races, de langues, de nationalités distinctes, qu'aucunes causes naturelles n'ont pu produire. En dehors de la tradition biblique, j'avoue que toute solution me paraît impossible ; en présence du récit de la Genèse, l'explication me semble facile et naturelle. L'orgine de la multitude des langues et des peuples y est racontée, y porte

sa date ; l'origine des races est la même chose. J'ai proposé de croire que cette prodigieuse séparation des langues et des peuples et la dispersion des nations sur toute la terre ne s'accomplit pas instantanément tout entière, mais qu'après avoir commencé subitement à se produire, elle se continua pendant plusieurs générations, et jusqu'à ce que toute la terre fût peuplée sous l'action persévérante de cette haute volonté divine qui avait divisé les premiers peuples et multiplié les langues. Je crois que cette hypothèse peut s'appuyer des vraisemblances réelles, sinon des preuves, et facilite l'intelligence des faits. En dehors de la tradition, toute explication des faits est impossible, et si, pour échapper à une difficulté on construit une théorie, on tombe dans une autre. On peut, la plume à la main et sur des caractères artificiels plus ou moins spécieux, assigner trois, cinq, onze, vingt-deux races originelles primitives, pour ne pas supposer que des types plus éloignés et plus saillants aient eu une origine commune ; mais dans la nature il n'y a pas trois ou vingt-deux races, il y en a plusieurs centaines, plusieurs milliers, autant que de peuples et de langues. Si, pour ne pas tomber sous cette objection, on admet un plus grand nombre de races, comment expliquer alors non plus les rares analogies, mais les connexions intimes qu'offrent un grand nombre d'entre elles dans leurs langues, leurs mœurs et leurs traditions?

Après avoir exposé mon opinion sur l'origine et

la nature des races, question aujourd'hui si controversée, il me reste à faire ressortir rapidement quelles sont ses conséquences et à quel point de vue elle permet au naturaliste, au médecin, à l'historien, à l'homme politique de les considérer.

Ayant regardé les races humaines, non comme le simple et naturel résultat de l'influence des climats et des mœurs sur le tempérament de l'homme, mais comme des modifications de son organisme et de son tempérament par la volonté de son Créateur, comme la séparation surnaturelle et providentielle des hommes en peuples distincts, tant en vue de peupler les différents climats de la terre, que de constituer la multitude des nations, je puis sans embarras proclamer combien leur distinction est profonde et indélébile.

Le naturaliste et le médecin, qui partageront mon sentiment, pourront sans arrière-pensée embarrassante constater ces nuances si sensibles de diversité qui éclatent dans les traits physiques, l'action physiologique des organes, dans les maladies, dans les facultés morales. A ce sujet un vaste champ d'études est ouvert et quiconque aura fait des observations sérieuses sur des races, au contact desquelles il aura vécu, pourra enrichir la science des données les plus curieuses et les plus utiles. Déjà nous possédons d'intéressantes observations sur les maladies des nègres, des Hindous, des Arabes. Les médecins militaires, qui depuis la conquête de l'Algérie ont publié de si intéressants travaux sur la pathologie du nord

de l'Afrique, en présence de races humaines moins éloignées l'une de l'autre que ne sont celles qu'offrent les colonies européennes de l'Amérique ou de l'Inde, ont cependant saisi avec beaucoup de sagacité ces aptitudes pathologiques spéciales des races. Un fait général domine et guide dans les recherches, c'est la propriété naturelle de toute race indigène de prospérer sous son climat natal, de s'y convenir avec ses mœurs et ses usages traditionnels.

Le naturaliste qui cherchera à classer la multitude des races ne s'exagérera pas la portée de son œuvre ; elles sont toutes distinctes et s'il y en a de voisines et d'éloignées les unes des autres, il n'est pas possible, après avoir défini un petit nombre de types principaux, d'en faire descendre naturellement les sous-types et les variétés. Si j'ai supposé qu'à l'origine les races premières s'étaient subdivisées en colonisant le pays et que d'elles étaient descendues la multitude des peuples et des tribus, je n'ai pas pensé que cela se fût produit par des causes purement naturelles, j'ai cru au contraire que c'était sous la continuation de cette haute intervention divine, qui avait d'abord subitement divisé les peuples et les langues, que ces faits s'étaient accomplis. Il peut être commode, pour l'intelligence des affinités des races, de les classer sous des types principaux, mais il ne faut pas s'exagérer l'importance de ces classifications. Si l'on admet parmi les types premiers une race Américaine, qui voudra croire que les Canadiens, les Caraïbes, les Guaranis, les Péruviens, les Patagons... soient

de simples variations naturelles de ce type général ?

L'historien, qui aura partagé mon opinion, verra sous un jour particulier l'origine des peuples, les traditions mêlées de fables qui s'y rattachent; il comprendra mieux comment, au milieu d'un certain fond général de croyances et d'institutions communes à tous les hommes, des mœurs, des usages, des croyances, des institutions spéciales nous apparaissent, dès l'origine, comme ayant appartenu à chacun. Il attachera à ce sentiment si vif de la nationalité un sens plus précis. Il n'exagérera pas, en l'absence de documents historiques, dans la distribution géographique des peuples, l'influence que les émigrations subséquentes, les relations de commerce, les conquêtes ont pu avoir pour modifier la première distribution des nations, pour altérer le type indigène. Il regardera la première colonisation de l'Amérique comme sensiblement contemporaine de la dispersion générale des hommes sur la terre et de la constitution des peuples. Persuadé que les races sont aussi bien caractérisées par des nuances dans leurs facultés morales que par la coupe de leurs traits et la couleur de leur peau, il contemplera avec une intelligence particulière des causes, beaucoup d'évéments politiques, l'origine, les progrès ou la décadence des civilisations, l'asservissement des peuples à des conquérants, les révolutions des mœurs. Quel singulier spectacle et quel intéressant objet de recherches et d'interprétations judicieuses lui offriront les

antiques civilisations d'Égypte et d'Assyrie, les traditions de l'origine des Indes et de la Chine, le contraste des mœurs sauvages et sévères des anciens Gaulois et Germains avec les progrès ultérieurs de ces races aujourd'hui placées en tête de la civilisation.

L'homme politique, qui admettra mes opinions ethnologiques, verra à un nouveau point de vue les questions nombreuses que le caractère et le génie particulier des peuples soulèvent. Il sentira plus précisément ce qu'est l'instinct de la nationalité; il comprendra mieux comment là où coexistent deux races différentes, tantôt s'est produit un funeste ou stérile antagonisme, tantôt un utile échange de services réciproques. Si l'étude des rapports des peuples dans l'antiquité et de l'influence qu'ils ont exercée les uns sur les autres est un peu voilée aujourd'hui du nuage des siècles et n'a plus l'intérêt de l'actualité, quel spectacle lui présentera au commencement de l'ère moderne l'ouverture des relations de l'Europe avec les contrées éloignées de l'ancien et du nouveau continent. L'Amérique du Nord est colonisée par la race de l'Europe qui s'y implante fortement, la race indigène y décroît et s'y éteint d'elle-même; dans l'Amérique intertropicale, la race caraïbe des Antilles repousse le christianisme et la civilisation et s'éteint soit dans la lutte avec les conquérants, soit dans cette pratique de la paresse et de l'intempérance qui trahit son inaptitude à entrer dans la vie civilisée. La race guarani

du Brésil accepte le christianisme et les habitudes industrieuses et pacifiques des Européens ; elle se maintient, se multiplie et marche dans les voies du progrès social. Au Mexique et au Pérou, des races indiennes intelligentes prennent les croyances et les habitudes des vainqueurs et constituent des nations. Le Portugal, qui parvient à coloniser le Brésil, n'obtient que de stériles et misérables résultats au Congo et au Mozambique. L'Angleterre élève un grand empire dans les Indes et ne peut, malgré ses persévérantes tentatives, faire de Sierra-Leone une grande colonie ; en Australie, elle voit la race indigène assister avec une stupide indifférence au spectacle de la vie laborieuse et civilisée des colons, et s'éteindre à leur contact. La race arabe et le mahométisme exercent une puissante influence sur une vaste partie de l'Afrique et surtout sur sa côte orientale. La race turque, après avoir créé un grand empire, décline et s'éteint à Constantinople, et l'Égypte, après un long sommeil, rentre dans les voies de la civilisation.

Je n'ai pas à m'étendre davantage sur le sujet que j'ai rapidement esquissé. Ayant voulu avant tout produire, dans la question de l'origine et de la nature des races, une opinion qui permît, sans se mettre en contradiction avec la tradition, de les étudier et de les apprécier librement, j'ai sacrifié au désir de la faire ressortir, des digressions et des observations particulières qui eussent peut-être intéressé le lecteur, mais qui eussent entraîné des lon-

gueurs et peut-être fait un peu perdre de vue le but principal. Le même motif m'a interdit de citer les opinions, de donner des indications bibliographiques et de rendre hommage à tant de beaux travaux publiés sur l'anthropologie. L'étude des races humaines, dont l'intérêt est aujourd'hui si vivement senti, intéresse les progrès de la médecine, de l'histoire, de l'économie politique, elle est du ressort de plusieurs sciences à la fois ; ma conviction est qu'elle ne pourra avancer avec quelque assurance et marcher sans s'égarer, qu'autant qu'elle ne séparera pas les documents si divers, que la tradition, l'histoire, la linguistique, les sciences naturelles sont appelées à lui fournir. La vérité est une et le concours des diverses branches des connaissances humaines ne peut que la mettre en lumière et la solidement établir ; si quelque contradiction paraît se manifester dans les résultats auxquels conduisent deux sciences, elle ne peut être qu'apparente, et de plus amples recherches ne peuvent que conduire à la lever.

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Ce, 26, rue Racine.

Bibliothèques Université d'Ottawa Echéance	Libraries University of Ottawa Date Due

CE

U d'/of Ottawa

3900301660843 1

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 06 08 17 16 1